

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 52.

JEUDI, 28 DECEMBRE 1882

Prix du numéro : 7 centimes.—Annonces, la ligne : 10 centimes
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

AVIS PARTICULIER

AUX ABONNÉS RETARDATAIRES

Plusieurs fois déjà nous nous sommes adressé à nos abonnés retardataires pour les prier de nous payer ce qu'ils doivent. Quelques-uns seulement ont répondu à notre appel. Nous regrettons infiniment de renouveler notre demande.

La bonne volonté de nos abonnés ne suffit pas pour payer tous les frais que nécessite une publication comme *L'Opinion Publique*. Tous les jours il faut déboursier de l'argent, et si les abonnés ne payent pas, il est impossible de faire fonctionner la machine. Il faut que nos abonnés règlent leurs comptes. Nous insistons fortement sur ce point. Nous espérons cette fois être bien compris. Cet avis s'adresse particulièrement aux retardataires.

L'administration, rencontrant de très grandes difficultés pour collecter en dehors de Montréal, a décidé que, si au 15 DÉCEMBRE prochain, les abonnés de la campagne n'ont pas payé ce qu'ils doivent, elle se prévaudra de son droit pour exiger \$3.50 au lieu de \$3.00 par an quand l'abonnement est payé d'avance.

Nous espérons que nos débiteurs feront leur possible et qu'ils éviteront les désagréments qui résulteraient certainement de leur négligence, s'ils ne s'acquittaient pas envers nous.

L'ADMINISTRATION.

SOMMAIRE

TEXTE : Les voyageurs, par Benjamin Sulte.— Dans une loge de théâtre, par Giulio.— La première sommation, par Pierre Véron.— Ça et là.— Les bouts de l'an de la guerre, par Fridolin.— De tout un peu.— Un vieux, par M. E.— Pensées.— Poésie : Simple histoire, par Ch. P. D.— Envers et contre tout, par André Gérard (suite).— Choses et autres.— Opinion de Victor Hugo.— Bazar au profit des orphelins.— Nouvelles diverses.— Notes commerciales.— Le mouchoir.— Variétés.

GRAVURES : Montréal—Vue prise de l'île Ste-Hélène, d'après une photographie de M. Henderson.—L'église de Saint-Front, à Périgueux (France), nouvellement restaurée.—Le bateau électrique construit en Angleterre.—Le vieux fumeur.—L'ouverture de la chasse.

LES VOYAGEURS

Qui dit "voyageur canadien" dit nomade. Il ne faudrait pourtant pas prendre le dernier mot dans toute son acception, car nos voyageurs ne sont nullement une classe dont l'existence entière soit consacrée à la vie errante et au hasard des déplacements d'un pays à un autre.

Le jeune homme quitte sa famille, il s'enfonce dans la forêt, aux gages d'un entrepreneur ; il répareit, de six mois en six mois, parmi les siens ; dépense parfois tout son avoir ; le plus souvent épargne quelque argent ; il finit par se marier et, autant que possible, retourne près du clocher de son village. Cela n'est point le fait d'un vagabond.

Si le "voyageur" court le monde, s'il endure follement misères et fatigues, il n'en demeure pas moins attaché à la patrie et constamment animé du désir de reprendre ses occupations paisibles au sein de la paroisse où sont restées ses affections d'enfance. Nous avons tous, ou nous avons tous eu des "voyageurs" dans nos familles.

Ce mouvement part et revient au sol natal. Les exceptions seules ont fait croire à notre instabilité, et, encore, ces exceptions ne sont pas si nombreuses qu'on veut bien le dire, sans compter qu'elles prennent plus d'une forme, selon les circonstances.

De ce côté, nos forces s'éparpillent moins que nous ne le croyons, mais à cause du petit nombre des Canadiens-Français, la liste des absents paraît plus longue qu'elle n'est en réalité.

Nous avons aujourd'hui :

1o. "L'homme des chantiers," qui finit par se mettre à la culture de la terre ou journalier dans les villes.

2o. "Les voyageurs de l'ouest," qui ne se recrutent presque plus dans la province de Québec, mais descendent de nos familles établies autrefois au-delà des grands lacs. Ils continuent la tradition des voyageurs qui, avant les chemins de fer, les bateaux à vapeur, les canaux et le télégraphe électrique, fréquentaient l'Ontario, le lac Nipissing, la Kaministiquia, la Rivière-Rouge et le Mississipi. Parfois, ils restent toute leur vie au service des compagnies de traite ou des négociants qui les emploient. Le plus souvent, ils se marient et s'établissent. Quelques-uns mènent l'existence isolée et périlleuse du trappeur décrite par les romanciers.

Ceux qui s'arrêtent et se fixent loin du vieux Canada semblent perdus pour nous, car ils ne reparaissent plus dans la province de Québec. Il y a, néanmoins, une certaine consolation de savoir qu'ils conservent notre caractère.

Qu'un voyageur canadien se lance dans les expéditions les plus lointaines, il garde sa marque distinctive. Celui-là ne revoit pas toujours la maison. Les glaces de la baie d'Hudson le connaissent ; les plaines de l'ouest deviennent ses terrains de chasse ; la région pastorale des nouveaux Etats américains l'attire — qu'il importe ! il reste ce qu'il était : bon sang ne peut mentir.

Plusieurs de ces vigoureux explorateurs ont fondé des colonies, des grandes villes mêmes, et partout ils portent ce cachet français, cette langue impérissable, cette gaieté de tous les instants, ces aptitudes si diverses, cette connaissance et ce mépris du danger que les races étrangères saluent avec surprise en pénétrant à leur tour dans les contrées nouvelles sur les pas de nos voyageurs. On dirait que cette poignée d'hommes cherchent à exécuter, par instinct, le vaste programme de Champlain, Richelieu, Colbert, Vauban, La Verendrye, Vaudreuil, Beauharnois et quelques autres qui voulaient donner toute l'Amérique du Nord à l'élément français. Ils personnifient le passé du Canada, malgré le renversement de notre ancienne puissance. Ils vont toujours de l'avant, comme un boulet lancé avec force et qui n'a rien perdu de son impulsion initiale.

Encore une fois, ce ne sont point de vulgaires aventuriers. Vous ne les voyez pas, à la façon de ces derniers, faire le tour du globe et laisser leurs os dans quelque coin ignoré du désert sans avoir rien accompli de durable. Non ! ils partent tout d'abord pour essayer leurs ailes ; il faut le grand air à leurs poumons robustes ; ils aiment la vache enragée qui inspire la sagesse—ensuite, un beau jour, les voilà arrêtés dans un lieu qui les a séduits et auquel ils ne demandent pas une existence paresseuse, soyez-en persuadés !

Les voyageurs établis sont actifs. Ayant connu le travail, ils savent ce qu'il vaut. Et puis, ils ont l'art de se faire respecter. On ne moleste pas impunément un ancien voyageur.

BENJAMIN SULTE.

DANS UNE LOGE DE THÉÂTRE

—On joue ce soir la *Dame aux Camélias*. Tous les plus célèbres acteurs doivent paraître sur la scène. La plus brillante société de la ville se pressera sur les gradins de l'amphithéâtre. J'ai loué une loge numéro 1 ; de là on peut tout voir, même un peu ce qui se passe dans les coulisses, sans être vu par personne. Venez-vous ?

—Vous riez sans doute ! Quoi ! au théâtre aujourd'hui, quand vous m'avez, il y a quinze jours, fait geler à la porte, pour me prouver qu'en y entrant, on s'exposait à aller rôti en enfer ! Vous voilà bien changé.

—Peut-être oui, peut-être non. Nous discuterons ce point plus tard. Mais l'heure s'avance. Partons-nous ?

—Et bien, soit ! Je vous avouerai cependant que d'aller au théâtre avec un moraliste qui l'exècre, je n'y avais jamais songé, et...

—Disons le mot, et cela ne sourit guère... Venez quand même. Vous verrez après tout que je ne parle pas de l'inconnu.

—En route donc !

Et la voiture à deux chevaux roule rapide sur le pavé des rues ; elle vole bientôt et sans bruit sur le bitume des boulevards. Tout est en fête sur notre route. Le gaz étincelle sous son globe de cristal, les voitures de place vernies de neuf se croisent avec les voitures de gala, les promeneurs marchent joyeux sous les verdoyantes allées d'arbres, l'air lui-même s'est attiédi.

Nous arrivons. En deux pas l'escalier de marbre blanc est franchi, la carte montrée et reconnue. Par une porte détournée, nous arrivons à un escalier et de là à notre loge. Bons sofas en velours rouge, rideaux précieux, bonheur d'être seul à seul plus précieux encore, surtout quand on contraste ce quasi chez soi avec cette vie en commun qui s'agit en bas.

Vous voyez que Giulio sait parfois bien faire les choses !

Nous y sommes. Le rideau se lève. Le théâtre est splendide : un monde avec ses magnificences, ses richesses, ses effets. Mais combien plus splendide encore ce qui doit se produire. Les yeux de tous s'ouvrent si grands qu'entraînée par l'exemple, la bouche de plusieurs suit elle-même le mouvement. Que voulez-vous ? L'ébahissement ne s'étudie pas devant une glace. Autrement... mais, chut !

La *Diva* paraît. Elle a mis, ce soir-là, son minois du dimanche, et d'ailleurs, elle est si fardée, si tatouée, j'allais dire, que, fût-elle une négresse, elle serait presque jolie. Et puis, l'effet de la lumière, la toilette, la mise en scène, c'est pour une si grande partie dans la beauté. Et puis encore, sa démarche est si gracieuse sur ses talons montés et pour cause ; elle sait si bien arrondir le bras pour porter sa petite main mignonne sur son front d'albâtre ; ses yeux noirs ruissellent tant de douces pensées.

L'auditoire regarde, s'anime, s'échauffe, éclate en applaudissements frénétiques. Il n'a, en majeure partie, rien compris encore. Mais, voyez-vous, pendant huit jours, des journaux bien payés pour le faire, lui ont dit et répété cent fois que cette jeune actrice *fanatisée* ; ils ont entonné en son honneur des dithyrambes si bien sentis et si désintéressés ! Que peut faire ce bon public, sinon la chanter des mains et des pieds à l'unisson avec la claque officielle, sinon se croire fanatisé et agir en conséquence ! Ce cher public, qu'il est bien toujours le même ! bon au point de devenir presque bonasse. Aux pieds du tribun qui parle protection ou libre-échange comme à ceux de l'actrice qui ne parle pas encore,

Moi, dit-il, je vois bien quelque chose :
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très bien...
Pourtant il applaudit.

Bientôt la *Diva*, enivrée de cette réception enthousiaste, fait voir lentement la rangée de ses dents blanches derrière ses lèvres de rose et, avec l'accent d'une tigresse blessée, frappe l'une après l'autre les syllabes de ces mots significatifs : *Et pourtant je l'aimais beaucoup... ah ! le traître !* Tonnerre d'applaudissements ; les spectateurs tremblent, ils trépident.

La *Diva* a dès lors gagné son Austerlitz. Que désormais elle tire de son clavier la note qu'il lui plaira, elle est sûre de la voir reçue avec un frénétique enthousiasme. Tour à tour, elle jouera le froid calcul de l'égoïsme et le dévouement entier de l'amour, l'innocence simple et le vice éhonté, et toujours avec un égal succès : ce qu'on applaudit au théâtre, ce n'est pas la noblesse des sentiments, ce n'est pas la sublimité des idées, ce n'est même pas la vérité de l'accent ; non, c'est la mine, c'est la voix, c'est, disons le mot malgré sa crudité, c'est la grande condamnée du Christianisme, c'est la chair.

Pauvre jeune fille, pauvre femme, jetée ainsi sur le théâtre, que tu es à plaindre ! Et comme après ces ovations du soir, comme après ces fleurs, ces couronnes et ces bouquets du théâtre, comme après les rêves dorés qui les suivent quelquefois, tu as bientôt raison de savoir que la société te honnit.

C'était vers 1868. J'avais voulu entendre et voir sur le théâtre une pauvre fille de ma province. Son père et sa mère, excellents paysans, avaient eu le tort immense de sacrifier leurs économies à faire d'elle une demoiselle. Le père mourut trop tôt. La mère resta dans son village et la fille vint à Paris.

Elle était jolie sans être belle, disait-on ; mais elle avait une voix fraîche et sympathique, de beaux yeux noirs, et, au reste, un esprit cultivé. C'en était assez pour la perdre. L'oiseleur tendit le filet, y fit briller comme appâts la fortune et la gloire. Six mois après, elle jouait quelques rôles secondaires sur un théâtre de troisième classe, s'y faisait un nom et plus tard, vers l'époque dont j'ai parlé, elle se trouvait avec une vraie réputation sur l'un des grands théâtres.

Je l'avais vue le soir au théâtre ; je voulus la voir chez elle le matin. Ah ! je n'oublierai jamais cette visite, et, j'en suis certain, l'ami vénérable qui m'accompagnait ne l'oubliera pas non plus. Qu'était devenue cette déesse de la veille ? Une pauvre créature sans forces, sans couleurs, sans cœur, sans cœur surtout. Pour cette âme accoutumée aux émotions factices, les noms de sa mère et de son village n'avaient plus assez de force pour résonner en elle ; le souvenir même de son père n'éveilla chez elle qu'un sentiment théâtral ; son cœur ne palpita pas à la souvenance de ses montagnes. Jamais auparavant je n'avais compris cette parole de Bossuet : "Quelle mère, je ne dis pas chrétienne, mais à peine honnête, n'aimerait mieux voir sa fille dans la tombe que sur la scène ?"

Cette pauvre jeune fille semblait, malgré son abjection actuelle, le sentir elle-même. Ses yeux, si hardis le soir, s'abaissaient instinctivement ; sa contenance était mal assurée, et quand, après quelques minutes d'une conversation pénible, je demandai un mot pour sa pauvre vieille mère, j'entendis cette parole qui me glaça : "Et bien, dites-lui la vérité ; dites-lui que je suis misérable."

Mais revenons à notre loge. Pendant que cette scène de poses d'un côté et d'applaudissements de l'autre se déroule devant les spectateurs, un monde d'idées se presse dans l'esprit des jeunes gens qui assistent.

Tout à l'heure, en entrant, cette jeune fille avait jeté un regard presque timide autour d'elle. Sa modestie s'était presque effrayée d'être, sous les voûtes d'un théâtre, au milieu d'une foule compacte et curieuse et ses souvenirs du couvent s'étaient tous redressés dans sa mémoire pour protester contre sa démarche présente. A la vue de la Diva, si hardie et pourtant si chaleureusement applaudie, elle se demande si l'idéal qu'elle s'était formé n'était point une illusion, une hallucination de jeunesse. N'a-t-elle point été victime des contes de bonnes sœurs vouées à la retraite ? Bientôt le doute se changea chez elle en probabilité et même en certitude. La troisième fois qu'elle paraîtra au théâtre, elle prendra la résolution sinon de devenir elle-même une actrice, du moins d'en imiter les manières. Il est si doux d'être applaudi ! En attendant je plains le papa et la maman, quoiqu'ils l'aient bien mérités ; plus tard, je plaindrai le mari et encore plus les enfants !

Quant au jeune homme, il était venu au théâtre avec un sentiment tout aussi honorable pour lui qu'utile pour la société : le respect pour la femme. Elevé sur les genoux d'une mère, caressé par une tante, aimé par une sœur d'abord et ensuite peut-être par une jeune fille chaste et modeste, il avait vu, sous ses diverses formes, la femme passer devant lui avec l'auréole de la dignité et le rayonnement de l'amour le plus pur. Il avait cru qu'il en était de même de toutes les femmes du monde. En face d'une actrice, cette heureuse illusion ne tarde pas à s'évanouir, comme un brouillard du matin. C'est peut-être une vie brisée ! c'est sûrement une vie compromise ! car il est des heures dans la vie où l'illusion est un bien : elle est providentielle.

Le cœur me fait mal ; et la pièce est à peine commencée ! Sortons un moment, la loge est trop fermée. Nous y rentrerons bientôt ; l'intrigue de la pièce et les péripéties du drame nous répéteront la leçon.

GIULIO.

LA PREMIÈRE SOMMATION

L'avez-vous reçue ?

Elle s'est offerte hier à moi sous la forme du facteur, apportant son *Frère il faut vieillir*, représenté par le calendrier pour l'an d'inconnu 1883.

Ah ! demain c'est la grande chose,
De quoi demain sera-t-il fait ?
L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain Dieu fait mûrir l'effet.

Je me suis rappelé les beaux vers de Victor Hugo et, comme le héros de Murger, je suis resté pensif devant l'almanach.

Mais non pas devant le vieil almanach, celui des lointains souvenirs ; devant le jeune almanach, celui des vagues espérances et des incertaines appréhensions.

De quoi demain sera-t-il fait ? Bien autrement intéressante me paraît être la songerie qu'évoque le mystérieux inconnu.

Pleurs ou rires ? Pluie ou soleil ? Bonheur ou souffrances ? Tout le *pile ou face* de la vie est là, dans ce carton imprimé que vous vend l'employé de l'adminis-

tration des postes, impassible et attendant le *petit pour-boire* qu'il souhaiterait gros.

* *

Donc, tout va être bientôt dit sur la pauvre année 1882 qui agonise. Sa remplaçante signifie déjà sa prochaine prise de possession.

Elle sera la bienvenue en somme, car elle ne peut guère nous apporter de plus sombres et de plus humides jours que son odieuse devancière.

Elle conservera, cette année 1882, de pluvieuse mémoire, une célébrité spéciale qui fera pâlir la renommée de 1880, une des dates fameuses de l'averse.

De 1860, sur le compte de qui *Gare l'Eau*, la revue typique, chantait :

Il a tant plu
Qu'on ne sait plus
Pendant quel mois il a l'plus plu ;
Mais le plus sûr c'est qu'au surplus,
S'il eût moins plu
Ça m'eût plus plu.

Rien d'ailleurs ne paraît devoir recommander aux circonstances atténuantes cet air lugubre qui nous aspergea.

En politique, des bavardages, encore des bavardages, rien que des bavardages.

En art, une nouvelle œuvre de M. Wagner, hélas !

En finances, des baisses et des déficits.

En littérature *Pot-Bouille*, juste Dieu.

Les deux événements les plus marquants des douze mois qui arrivent à échéance auront été des événements sanglants : le procès Fenayrou par-ci, le procès Peltzer par-là.

La vengeance du mari et la revanche de l'amant. Tout cela peu à l'honneur du progrès des vertus familiales et de l'adoucissement des mœurs.

* *

Apprétons-nous donc à laisser 1882 emporter tous nos regrets—ce qui fait qu'il ne nous en restera aucun. Apprétons-nous aussi à fêter 1883.

Oh ! je sais que le début de toute année exaspère par ses mendicités, ses corvées et ses rançonnements.

Déjà il a été arboré aux étalages ; déjà il flamboie dans les réclames, le terrible mot de Damoclès :

Etreunes ! Etreunes ! Etreunes !...

Mais pourquoi protester ? On est injuste envers le jour de l'an.

—Le plaisir de donner, a dit un philosophe ancien, est plus grand que le plaisir de recevoir.

Axiome qu'on fera assez facilement pénétrer dans certaines cervelles. Il ne s'agit cependant que de s'entendre.

La suave émotion qu'on peut éprouver en mettant un louis dans la main de son portier échappe évidemment à l'analyse. Mais que de compensations !

Ne serait-ce que la joie naïve des bébés !

Quel charmant tableau que ces petites mains qui s'accrochent aux polichinelles, que ces toutous roses qui sourient aux bambins, que ces yeux tout pétillants de convoitise, que ces sourires qui montrent les belles petites dents !

On viderait toute sa bourse pour donner ces heures de vrai bonheur aux pauvrets qui ne connaîtront que trop tôt les amertumes d'ici-bas !

* *

C'est comme la carte de visite, une honnie, une vilipendée, une méconnue...

Ne force-t-elle pas à avoir de la mémoire—à défaut de cœur ?

C'est bien quelque chose, et il faut savoir se contenter de peu en notre temps d'égoïsme enfiévré.

L'oubli pousse de toutes parts comme une mauvaise herbe.

Le jour de l'an vient en arracher un peu.

Que d'anciens amis dont les besoins de la vie ou l'indifférence vous séparent et à qui cette date vous fera penser malgré vous !

C'est la grande revue des délaissés.

—Tiens ! ce brave X... qu'il y a longtemps que je ne l'ai vu. Je vais toujours lui envoyer ma carte. Ça lui prouvera que je me rappelle le bon temps de notre intimité.

Et il n'en faut pas davantage, parfois, pour remettre à des désunis la main dans la main.

Arrive donc, jour de l'an nouveau. Arrive, année 1883, débutante de la future première représentation.

Comme tu ne pourras guère faire plus mal que celle qui s'en va, il est permis d'espérer que tu feras peut-être mieux !

PIERRE VÉRON.

Les autorités militaires des Etats-Unis commencent à suggérer l'enseignement de l'escrime à l'école de West-Point. Cette idée ne leur était jamais venue encore. Seulement, le général Grant est d'opinion que l'épée est absolument surannée, et que ce serait une absurdité de lui accorder la moindre attention, maintenant que toutes les autres nations l'abandonnent.

ÇA ET LÀ

Le capitaine Gill, tué récemment par les Bédouins, était très riche et il devait sa fortune à une bonne action. Un jour il sauva la vie à un vieux gentilhomme qui allait être victime d'un accident quelconque dans la rue, et ce vieux monsieur lui témoigna sa gratitude en lui laissant une fortune.

* *

Il y a en Angleterre, un vieil officier qui a eu connaissance de toutes les batailles auxquelles sa nation a pris part. C'est le général George McDonald, qui est encore dans le service comme colonel du régiment de Bedfordshire, et qui vient d'atteindre sa 98ème année. Lors de la bataille de Trafalgar—1805—il était enseigne ; en 1812 il assistait au siège de Tarragone, en Espagne. Deux ans plus tard, il vint au Canada, mais il retourna en Europe assez tôt pour se trouver à Waterloo, où il reçut trois blessures.

* *

Le prince de Galles vient de l'échapper belle. Quelqu'un s'est mis en tête de lui offrir une bombe, comme trophée de l'expédition d'Egypte. Elle fut donnée en soin à un nommé Frederick Mustowe, aux ateliers de Nordenfelt, à Londres, parce qu'elle devait être montée de quelque manière avant d'être présentée au prince ; mais avant que l'ouvrier eut eu le temps de la préparer, elle fit explosion, le blessant grièvement. Est-il un fou, enfermé dans un asile, aussi fou que celui qui a eu la singulière idée d'offrir à quelqu'un une bombe chargée ! En tout cas, l'héritier présomptif du trône d'Angleterre a bien failli être réduit en miettes royales.

* *

Pendant la visite récente du duc et de la duchesse d'Edimbourg à la fête musicale de Bristol, un conseiller de la ville donna un exemple de loyalisme qui rappela aux spectateurs sir Walter Raleigh, en imitant l'action devenue historique de ce malheureux courtisan. La pluie avait rempli de boue les rues de Bristol et comme la duchesse, en descendant de son carrosse, allait mettre le pied sur un pavé sale et glissant, ce conseiller a ôté son pardessus et l'a jeté à terre devant elle pour lui servir de tapis.

* *

L'autre jour, un curieux hasard a mis en présence deux personnages qui ne s'étaient pas rencontrés depuis bien des années ; probablement qu'ils ne le désiraient pas non plus. Le duc d'Aumale allait de Chantilly à Paris, et il s'était, comme d'habitude, réservé un compartiment. En arrivant pour l'occuper il vit une voiture portant l'étiquette *réservée* ; il crut que c'était la sienne et il entra. Mais il s'aperçut aussitôt qu'elle était occupée par deux dames. Surpris, il allait s'enquérir auprès du conducteur, quand il reconnut en ces dames, l'impératrice Eugénie et la duchesse de Mouchy, qui se rendaient auprès du général Ney, alors mourant. Le duc se trouva si embarrassé qu'il se hâta de les saluer et se retira tout confus pour chercher son propre compartiment.

NOS GRAVURES

Le bateau électrique

Le problème de l'électricité employée comme moteur a longtemps passé pour une utopie digne de faire cortège à la quadrature du cercle et à la direction des balons. Or, et c'est là une des surprises que nous a réservées l'électricité—nous en verrons bien d'autres—le problème est aujourd'hui complètement résolu pour la locomotion terrestre. Un tramway électrique accomplit chaque jour un service régulier aux environs de Berlin.

Sans entrer dans des explications techniques ardues, nous dirons que la solution est due à un fait récemment découvert et fécond en applications, qu'on appelle, pardon pour ces grands mots, la *réversibilité* des machines *dynamo-électriques*. Cette accumulation de syllabes signifie simplement ceci : Si vous mettez en mouvement une machine dynamo-électrique, vous obtenez une production d'électricité. Réciproquement, si vous électrisez une de ces machines, vous obtenez du mouvement.

C'est là le principe heureusement mis en œuvre à Berlin par MM. Siemens, et qu'il s'agissait d'appliquer à la navigation.

Dans le bateau que nous représentons, l'électricité est produite par des piles à auges. Une première machine de Siemens est actionnée ; elle produit à son tour une quantité plus considérable de fluide et influence une deuxième machine, qui tourne en vertu de la réversibilité et met en mouvement l'arbre de l'hélice. Le mécanicien est placé de manière à serrer des freins, à interrompre les courants et à diriger en même temps, au moyen de la roue disposée devant lui, la marche de l'embarcation.

St-M.



MONTREAL—VUE PRISE DE L'ILE SAINTE-HELENE.—D'APRES UNE PHOTOGRAPHIE DE M. ALEX HENDERSON

Le vieux fumeur

Ce brave homme a bourré sa pipe. Il l'a bourrée avec conscience, avec onction. C'est évidemment là un des actes importants de sa vie. Le bûcher dressé, il va y mettre le feu. Grave opération, dont le vulgaire saisirait difficilement l'influence sur toute une journée de travail ou de plaisir. Vous croyez peut-être qu'on allume une pipe tout simplement comme un canon ou un incendie ? Détrompez-vous. Il y a mille nuances à observer, suivant la dimension de la pipe, sa profondeur, le plus ou moins de fraîcheur du tabac, la substance du récipient, que sais-je ? Une pipe d'écume ne s'allume pas comme une pipe en terre, et le procédé change encore avec celles qui sont en bois. C'est toute une étude que de bien allumer. Je ne sais plus quel humoriste prétend qu'on *naît* poète... et rôtisseur. Je gagerais qu'on *naît* aussi allumeur de pipes.

Loin de moi la pensée d'effrayer mes lectrices en essayant de réhabiliter cet engin funeste que Giboyer jurait de ne plus mener dans le monde. Mais il faut bien dire, pour rendre hommage à la vérité, que la pipe est l'amie du solitaire. Demandez aux pauvres vieux, qui n'ont ni foyer ni famille; demandez à ce pauvre diable de cantonnier qui peine sur la route. Demandez aux invalides rêvant sur leur banc dans la promenade solitaire. La fumée qui s'échappe du fourneau est le véhicule léger qui berce dans ses bleuâtres vapeurs les souvenirs du passé. Et l'on comprend que notre vieux fumeur, qui est peut-être, lui aussi, un isolé, mette tant de soin à allumer sa pipe, dans laquelle il trouvera peut-être un souvenir vivant des gaietés de sa jeunesse. TADDÉE.

L'ouverture de la chasse

Avec quel air fier et superbe Marmione rapporte le premier lièvre de l'ouverture !

Que les malheureux qui critiquent la chasse, regardent un instant cette belle créature, qui a des quartiers de noblesse comme un baron allemand dont la généalogie est inscrite au Stud-Book d'Angleterre, et qui cependant, modeste, est le meilleur serviteur et l'ami le plus dévoué du chasseur, fût-il un rustre, s'il a le fusil heureux.

Certes, Marmione a reçu une brillante éducation, son dressage est parfait; mais, bête de race, elle dépitait déjà et tombait en arrêt dès qu'elle put suivre son maître, méritant ainsi ses premières caresses; et aujourd'hui, au retour de la chasse, quand le garde étale sur la pelouse, devant le château, le gibier de poil et de plume dont l'effet nous rappelle les tableaux de Monginot et le vers de Musset :

Car, après la bataille, je pense à tous mes morts,

Marmione a le droit de passer devant ce monceau de cadavres et de dire : Je suis de moitié dans la victoire.

Restauration de l'église Saint-Front de Périgueux

L'église Saint-Front a été construite d'après M. de Verneilh, à qui nous devons une étude spéciale sur les églises à coupoles en France, à la fin du dixième et au commencement du onzième siècle.

Des colonies vénitiennes se fondaient alors en grand nombre dans le centre de la France et apportaient avec elles les arts et le goût de leur pays. L'église Saint-Marc de Venise, dont la fondation date de 977, se construisait depuis peu de temps et chacun en racontait les merveilles. Les artistes français excités par ces récits et renseignés par les voyageurs, devaient chercher à faire aussi de leur côté des monuments du même genre lorsque l'évêque Frotaire, tout puissant alors en Périgord, voulut donner plus de grandeur à son église latine primitive, et faire en l'agrandissant le monument le plus beau du pays.

Ces constructions voûtées en forme de coupoles, inconnues jusqu'à ce jour en France, furent prises comme modèle. De là les rapports évidents du plan de l'église Saint-Front avec celui de Saint-Marc de Venise, imité lui-même de Sainte-Sophie de Constantinople.

C'est environ vers 984, que l'évêque Frotaire fit commencer les travaux de son église nouvelle, dont le plan, suivant les traditions byzantines, a la forme d'une croix grecque.

D'énormes piliers s'élevaient en formant des arcs pour soutenir cinq admirables coupoles de pierre. Elles sont illuminées intérieurement par de longues fenêtres pratiquées dans les murailles qui remplissent les arcades. Extérieurement, ces murs sont terminés par un entablement orné de consoles et couronnés de frontons. Les cinq coupoles munies de clochetons élégants dominent tout l'édifice. Malgré les soins de l'évêque, l'argent manquait peut-être pour l'achèvement de si grands travaux, mais nous voyons qu'en l'an 1,000, la comtesse Emma de Périgord, mère de l'évêque Martin, bâtit l'abside de l'église, la chapelle Saint-André.

Depuis quelques années, la restauration complète de Saint-Front a commencé; les façades latérales, les voûtes sont habilement restaurées et ont repris leur

ancien aspect. La ville de Périgueux, déjà charmante par sa situation pittoresque est singulièrement embellie par son église aux coupoles orientales. Ses clochetons se découpent sur le ciel comme autant de minarets.

M. Abadie, architecte des édifices diocésains, a été chargé de cette restauration et, depuis quelques mois, il nous a été permis de contempler dans toute sa splendeur l'intérieur de ce curieux monument. L'église tout entière, en forme de croix grecque, est ouverte au public.

Le carrelage de l'église, le maître-autel, sont encore à terminer; il en est de même pour l'antique clocher.

Sa base, à demi cachée par d'anciennes maisons de la ville, est voilée aux yeux du public; les parties élevées seules, malheureusement, bien ruinées, peuvent être vues. La restauration est projetée et bientôt, nous devons l'espérer, les artistes pourront étudier dans leur ensemble toutes les parties de ce temple des anciens âges, unique en son genre dans notre pays.

ALBERT TISSANDIER.

LES BOUTS DE L'AN DE LA GUERRE

BATAILLE DE CHAMPIGNY

Ce petit homme qui, dans ses petites jambes, trotte sur la chaussée qui va de Chennevières à Champigny, c'est un rédacteur de *l'Illustration*, de Stuttgart. Portant lunettes d'or, barbe de silène et chapeau de feutre aux ailes éployées, il représente bien le type de ces reporters bourrus qu'on rencontre partout en Allemagne.

Une petite troupe arrive vers lui. Les hommes paraissent tout petits, puis ils grandissent. Sont-ce des Français? Sont-ce des Allemands? Ouais! ce sont des Français: képi rouge, pantalon rouge; le doute n'est pas permis. Cependant, quelque chose reluit comme des casques dans ce petit tas d'hommes.

Le cortège se rapproche. Il n'est plus qu'à la distance de la toile de fond du théâtre de Stuttgart. Parbleu! ce sont des prisonniers.

A ce moment, une batterie française, qui avait jusqu'alors dédaigné le parapluie de notre confrère, ouvre le feu sur les casques de ses compatriotes. Tout le monde se précipite dans un fossé. Le reporter a pour voisin le sergent commandant le convoi.

—Ça chauffe là-bas, lui dit-il, pour entamer la conversation.

—Triste! Triste! répond le sergent.

—Cela va mal!

—Mal! bien mal! Ce matin, à sept heures, nous sommes élançés sur cette chaussée; mais à peine étions-nous à mi-chemin de Champigny, que les balles nous sifflaient aux oreilles, de tous côtés. Et pourtant nous ne voyions pas les Français. Ils tiraient des maisons, des enclos, des tranchées. C'était un rideau de feu devant nous, sans compter le tir des avant-postes, sur la rive droite de la Marne. Mais tout cela n'était rien à côté de ce qui nous attendait à l'entrée du village. Là, il nous sembla que l'enfer nous vomissait la mort à la figure. Cependant la barricade fut prise. Mais à quel prix! Nous avons, pour notre part, perdu la moitié de notre bataillon et tous nos officiers.

Les deux comtes Taube—les fils du ministre—sont tombés à côté de moi, sous la même décharge. L'aîné, volontaire d'un an, n'était que blessé; le second, enseigne, a été tué raide. C'était, je vous l'assure, un bien triste spectacle.

La batterie française se trouvant occupée sur un autre point, on suivit le fossé pour regagner Chennevières. Le soir, le rédacteur de Stuttgart écrivit une longue lettre à son journal dans laquelle il déclarait que les Français envoient leurs obus à une distance colossale.

Prenons maintenant à une source plus sérieuse le récit de la bataille du 2 décembre. Il est du capitaine Niemann, un écrivain impartial.

« Vers six heures du matin, dit-il, une colonne saxonne, composée de deux bataillons du 107^e, de trois bataillons du 104^e, et de quatre compagnies de pionniers, surprisent les Français à Bry, tandis que de la brigade wurtembergeoise de Reitzenstein, également servie par l'obscurité, s'emparait de Champigny. Cette dernière était soutenue par un bataillon du 49^e régiment prussien. A huit heures, les chances, sur les deux points, étaient en notre faveur.

« Mais aussitôt que le jour parut, les forts et les redoutes, ainsi que les batteries volantes et les mitrailleuses établies sur la rive droite de la Marne, ouvrirent et croisèrent leurs feux sur les positions des Allemands, ainsi que sur les routes que devaient suivre les réserves. Puis l'infanterie attaqua vigoureusement. Après un combat acharné, elle parvint à rétablir les chances en faveur des Français, bien que, pour défendre Champigny, des troupes fraîches du 2^e corps fussent accourues au secours des Wurtembergeois. A Bry, 400 Saxons furent faits prisonniers. Tous les efforts des Français se portèrent dès lors, sur Villiers. A Noisy-le-Grand, une batterie fixe fut contrainte de cesser le feu. La situation était mauvaise.

C'est alors que le général Fransecky, commandant le 2^e corps, réunit 50,000 hommes pour effectuer un mouvement tournant, que la nature du terrain faisant face à la presqu'île, où l'ennemi se trouvait massé, rendait possible.

« Pour atteindre ce but, la 3^{me} division, avec l'artillerie du deuxième corps, se porta au centre, la 7^{me} brigade renforça l'aile droite, et la 8^{me} brigade se tint en réserve avec une brigade du sixième corps, à Chennevières.

« Alors s'engagea une bataille sanglante, à la suite de laquelle l'ennemi plia. Mais nos succès ne furent que partiels, à Champigny, à Villiers, à Cœuilly. D'autre part, les Français conservaient Bry et les hauteurs avoisinantes. La nuit mit fin au combat.»

Plus qu'en aucune autre bataille, le sang avait coulé, ces jours froids de décembre.

Victorieux, nous repassâmes la Marne.

En Allemagne, on fêta cette retraite.

Seulement, un journal ne put s'empêcher d'inscrire au bas de sa première page, encadrée de lauriers :

Lieb Vaterland, du verlanst viel!

Ce qui peut se traduire par :

Chère patrie, nous t'aimons bien, mais nous trouvons que tu nous coûtes un peu cher!

FRIDOLIN.

DE TOUT UN PEU

En affaires d'argent, dit un avare, il faut traiter les étrangers comme s'ils étaient des parents.

En chemin de fer :

Premier passager.—Vous savez le drapeau rouge indique le danger.

Second passager.—Oui, surtout si vous l'agitez devant un taureau qui manque d'éducation.

ÉPIQUE À UN RONFLEUR

A mon ami D...

O toi dont le souffle puissant,
Unit à la grâce d'Éole,
La sonorité moins frivole,
De Jupiter, le dieu tonnant;

Par quels étonnants procédés,
Les tendres sons de la musette,
Ou les éclats de la trompette
Peuvent-ils sortir de ton nez?

Ainsi les murs de Jéricho,
Succomberaient sous ton haleine;
Et tu sais folâtrer sans peine,
Avec la douce Nymphé Echo!

Le son tantôt grave et touchant,
Les gammes variées de l'orgue,
Tout cela, je le dis sans morgue,
Existe dans ton instrument.

Mais rien n'est complet ici-bas :
Ces notes fantasques, étranges,
Ce concert à ravir les anges,
Hélas, tu ne les entends pas!...

NAVIRE.

Le télégraphe signale un article à sensation publié par le *Moniteur Universel*. Ce journal signifie aux Américains qu'ils feront aussi bien de ne pas trop s'immiscer dans l'affaire de Madagascar, qui ne les regarde pas du tout, et leur rappelle que la France a assez de cuirassés, d'ailleurs, pour bloquer en un tour de main tous leurs ports, en cas de conduite trop malséante de leur part.

Ce langage est expressif. Mais les Français devraient savoir depuis longtemps que les sympathies américaines sont invariablement avec les ennemis de la France en cas de guerre.

Chacun sait combien l'on emploie volontiers l'expression : *je m'en vais*, lorsque l'on souffre de quelque malaise qu'on ne sait trop comment définir et qui n'en est pas moins douloureux.—Voici à ce sujet une petite anecdote qui a le mérite d'être authentique : Une jeune femme, se sentant malade pendant la nuit, dit tout à coup à son mari qui sommeillait :

« Mon cher Emile, je ne sais ce que j'ai, je sens que je m'en vais! »—Attends, je t'en prie jusqu'à demain, lui répond ce dernier, ne te trouves-tu pas bien avec moi?...

L'épouse, remise de son indisposition, sourit, mais les paroles qu'elle venait d'entendre n'étaient pas tombées dans l'oubli. Quelques jours plus tard, le mari, indisposé à son tour, se plaignait amèrement : « Oh! que je me sens mal : je crois que je m'en vais! »—Eh bien! mets tes souliers, et surtout n'oublie pas ton parapluie, lui fit son épouse.

Le pauvre homme fut à son tour guéri de s'en aller si facilement et surtout dans de pareilles conditions.

UN VIEUX

Tous les journaux avaient inséré cette réclame : " La nouvelle station balnéaire de Rondelis offre tous les avantages désirables pour un arrêt prolongé et même pour un séjour définitif. Ses eaux ferrugineuses, reconnues les premières du monde contre toutes les affections du sang, semblent posséder en outre des qualités particulières, propres à prolonger la vie humaine. Ce résultat singulier est peut-être dû en partie à la situation exceptionnelle de la petite ville, bâtie en pleine montagne, au milieu d'une forêt de sapins. Mais toujours est-il qu'on y remarque depuis plusieurs siècles des cas de longévité extraordinaires."

Et le public venait en foule.

Un matin, le médecin des eaux fut appelé auprès d'un nouveau voyageur, M. Daron, arrivé depuis quelques jours et qui avait loué une villa charmante, sur la lisière de la forêt. C'était un petit vieillard de quatre-vingt-six ans, encore vert, sec, bien portant, actif, et qui prenait une peine infinie à dissimuler son âge.

Il fit asseoir le médecin et l'interrogea tout de suite. " Docteur, si je me porte bien, c'est grâce à l'hygiène. Sans être très vieux, je suis déjà d'un certain âge, mais j'évite toutes les maladies, toutes les indispositions, tous les plus légers malaises par l'hygiène. On affirme que le climat de ce pays est très favorable à la santé. Je suis tout prêt à le croire, mais avant de me fixer ici j'en veux les preuves. Je vous prierai donc de venir chez moi une fois par semaine pour me donner bien exactement les renseignements suivants :

Je désire d'abord avoir la liste complète, très complète, de tous les habitants de la ville et des environs qui ont passé quatre-vingts ans. Il me faut aussi quelques détails physiques et physiologiques sur eux. Je veux connaître leur profession, leur genre de vie, leurs habitudes. Toutes les fois qu'une de ces personnes mourra, vous voudrez bien me prévenir, et m'indiquer la cause précise de sa mort, ainsi que les circonstances."

Puis, il ajouta gracieusement : " J'espère, docteur, que nous deviendrons bons amis," et il tendit sa petite main ridée que le médecin serra en promettant son concours dévoué.

* *

M. Daron avait toujours craint la mort d'une étrange façon. Il s'était privé de presque tous les plaisirs parce qu'ils sont dangereux, et quand on s'étonnait qu'il ne bût pas de vin, de ce vin qui donne le rêve et la gaieté, il répondait d'un ton où perçait la peur : " Je tiens à ma vie." Et il prononçait MA, comme si cette petite vie, SA vie, avait eu une valeur ignorée. Il mettait dans ce : MA une telle différence entre sa vie et la vie des autres qu'on ne trouvait rien à répondre.

Il possédait, du reste, une façon toute particulière d'accentuer les pronoms possessifs qui désignaient toutes les parties de sa personne ou même les choses qui lui appartenaient. Quand il disait : " Mes yeux, mes jambes, mes bras, mes mains," on sentait bien qu'il ne fallait pas s'y tromper, que ces organes-là n'étaient point ceux de tout le monde. Mais où apparaissait surtout cette distinction, c'est quand il parlait de son médecin : " Mon docteur." On eût dit que ce docteur était à lui, rien qu'à lui, fait pour lui seul, pour s'occuper de ses maladies et pas d'autre chose, et supérieur à tous les médecins de l'univers, à tous, sans exception.

Il n'avait jamais considéré les autres hommes comme des espèces de pantins créés pour meubler la nature. Il les distinguait en deux classes : ceux qu'il saluait parce qu'un hasard l'avait mis en rapport avec eux, et ceux qu'il ne saluait pas. Ces deux catégories d'individus lui demeuraient d'ailleurs également indifférentes.

* *

Mais à partir du jour où le médecin de Rondelis lui eut apporté la liste des dix-sept habitants de la ville ayant passé quatre-vingts ans, il sentit s'éveiller dans son cœur un intérêt nouveau, une sollicitude inconnue pour ces vieillards qu'il allait voir tomber l'un après l'autre.

Il ne les voulut pas connaître, mais il se fit une idée très nette de leurs personnes, et il ne parlait que d'eux avec le médecin qui dînait chez lui chaque jeudi. Il demandait : " Eh bien, docteur, comment va Joseph Poinçot, aujourd'hui ? Nous l'avons laissé un peu souffrant la semaine dernière." Et quand le médecin avait fait le bulletin de la santé du malade, M. Daron proposait des modifications au régime, des essais, des modes de traitement qu'il pourrait ensuite appliquer sur lui s'ils avaient réussi sur les autres. Ils étaient, ces dix-sept vieillards, un champ d'expérience d'où il tirait des renseignements.

Un soir, le docteur, en entrant, annonça : " Rosalie Tournel est morte." M. Daron tressaillit et tout de suite il demanda : " De quoi ?" — " D'une angine ?" — " Le petit vieux eut un " ah " de soulagement. Il reprit : " Elle était trop grasse, trop forte ; elle devait manger trop cette femme-là. Quand j'aurai son âge, je m'ob-

serverai davantage." (Il était de deux ans plus vieux ; mais il n'avouait que soixante-dix ans.)

Quelques mois après, ce fut le tour d'Henri Brissot. M. Daron fut très ému. C'était un homme, cette fois, un maigre, juste de son âge à trois mois près, et un prudent. Il n'osait plus interroger, attendant que le médecin parlât, et il demeurait inquiet. " Ah ! il est mort comme ça, tout d'un coup ? Il se portait très bien la semaine dernière, il aura fait quelque imprudence, n'est-ce pas, docteur ?" Le médecin, qui s'amusa, répondit : " Je ne crois pas. Ses enfants m'ont dit qu'il avait été très sage."

Alors, n'y tenant plus, pris d'angoisse, M. Daron demanda : " Mais... mais... de quoi est-il mort, alors ?" — " D'une pleurésie."

Ce fut une joie, une vraie joie. Le petit vieux tapa l'une contre l'autre ses mains sèches. " Parbleu, je vous disais bien qu'il avait fait quelque imprudence. On n'attrape pas une pleurésie sans raison. Il aura voulu prendre l'air après son dîner, et le froid lui sera tombé sur la poitrine. Une pleurésie ! C'est un accident, cela, ce n'est pas une maladie. Il n'y a que les fous qui meurent d'une pleurésie."

Et il dina gaiement en parlant de ceux qui restaient. " Ils ne sont plus que quinze maintenant ; mais ils sont forts, ceux-là, n'est-ce pas ? Toute la vie est ainsi, les plus faibles tombent les premiers ; les gens qui passent trente ans ont bien des chances pour aller à soixante ; ceux qui passent soixante arrivent souvent à quatre-vingts ; et ceux qui passent quatre-vingts atteignent presque toujours la centaine, parce que ce sont les plus robustes, les plus sages, les mieux trempés."

* *

Deux autres encore disparurent dans l'année, l'un d'une dissenterie et l'autre d'un étouffement. M. Daron s'amusa beaucoup de la mort du premier ; et il conclut qu'il avait assurément mangé, la veille, des choses excitantes. " La dysenterie est le mal des imprudents ; que diable, vous auriez dû, docteur, veiller sur son hygiène."

Quant à celui qu'un étouffement avait emporté, cela ne pouvait provenir que d'une maladie de cœur mal observée jusque-là.

Mais un soir le médecin annonça le trépas de Paul Timonet, une sorte de momie dont on espérait bien faire un centenaire-réclame pour la station.

Quand M. Daron demanda, selon sa coutume : " De quoi est-il mort ?" le médecin répondit : " Ma foi, je n'en sais rien."

— " Comment, vous n'en savez rien ? On sait toujours. N'avait-il pas quelque lésion organique ?"

Le docteur hocha la tête : " Non, aucune."

— " Peut-être quelque affection du foie ou des reins ?"

— " Non pas, tout cela était sain."

— " Avez-vous bien observé si l'estomac fonctionnait régulièrement ? Une attaque provient souvent d'une mauvaise digestion."

— " Il n'y a pas eu d'attaque."

M. Daron très perplexe, s'agitait.

— " Mais voyons : il est mort de quelque chose, enfin ! De quoi, à votre avis ?"

Le médecin leva les bras : " Je n'en sais rien, absolument rien. Il est mort parce qu'il est mort, voilà."

M. Daron alors, d'une voix émue, demanda : " Quel âge avait-il donc au juste, celui-là ? Je ne me le rappelle plus."

— " Quatre-vingt-neuf ans."

Et le petit vieux, d'un air incrédule et rassuré, s'écria : " Quatre-vingt-neuf ans ! Mais, alors, ce n'est pourtant pas non plus la vieillesse !..."

M. E.

TRIBUNAUX COMIQUES

LES FRÈRES HARENG

C'est tout à fait une petite Thébaidé que la maison des deux frères que voici en police correctionnelle ; Etéocle et Polynice n'étaient pas plus furieux l'un contre l'autre que ne l'étaient nos deux modernes frères ennemis, le jour de la rixe sanglante dont le tribunal est saisi. Toutefois, il n'y a pas lieu d'emboucher la trompette héroïque pour chanter leur combat singulier. Nous n'en sommes pas à dire :

..... D'un œil brillant de rage,
Dans le sein l'un de l'autre ils cherchent un passage,

et si nous avons parlé de rixe sanglante, c'est par simple allusion au coup de poing sur le nez d'un des adversaires, et qui a motivé une de ces effusions de sang qu'on arrête avec une clef dans le dos.

Et puis, on se disputait, non pas un trône, mais un fonds de boulangerie. Enfin, rien ne prêterait moins à la poésie que le nom des deux rivaux, Un poème intitulé les *Frères Hareng* serait absolument ridicule ; décidément une chronique correctionnelle est bien tout ce qu'il faut. Allons-y donc, et gaiement, si nos deux héros veulent y mettre du leur.

Antoine Hareng, le vaincu, a tiré, des horions frater-

nels, une vengeance sans gloire : il a dénoncé Honoré Hareng, son vainqueur, au commissaire de police.

Aujourd'hui, Antoine, dont le nez est désenflé et la fureur calmée, vient chercher à excuser son frère. Voyez-vous, messieurs, dit-il, dans tout ça il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

M. le président.—Alors il ne fallait pas porter plainte.

Antoine.—Je sais bien, mais, sur le moment, j'étais si vexé d'avoir reçu ma volée... Voilà d'où c'est venu : Honoré voulait avoir le fonds du père, qui est mort il y a quelque temps ; moi, je voulais l'avoir aussi ; alors, quand il a boissonné un peu et moi aussi, nous nous repassons quelques gifles et nous n'y pensons plus après.

M. le président.—Il ne s'agit pas de gifles : vous avez dit au commissaire de police que votre frère avait voulu vous assassiner, et aujourd'hui, il n'aurait rien fait, à vous entendre.

Le prévenu.—Entre frères, pensez, mon président, on s'aime, pas vrai ?

M. le président.—Singulière façon de se le prouver. Le prévenu.—C'est le vin.

Antoine.—Voilà !... Sans le vin...

M. le président.—Enfin le ministère public n'abandonne pas la poursuite ; dites ce qui s'est passé.

Antoine.—Eh bien, comme je vous dis, Honoré est rentré dans une abondante ivresse. La mère, qui était là, lui fait des remontrances, dont il lui répond : " Vous, m'mam, vous n'avez pas la parole, vu que vous ténez pas mal votre petite goutte aussi, sans vous commander." Parce que faut dire que c'est vrai, ça ; seulement la mère, c'est des prunes à l'eau-de-vie, presque tous les jours. Alors, moi, je fais donc aussi des reproches amicaux à Honoré ; si bien qu'il me dit qu'il allait quitter ses bottes et se mettre à l'ouvrage, et il monte dans notre chambre en promettant de changer de conduite ; mais il a seulement changé de bottes. Pour lors, en redescendant, il se met à dire qu'il est l'aîné et que le fonds lui revenait de droit. Je lui réponds que la boulangerie n'a pas d'âge, dont là-dessus, nous nous chamaillons et qu'il finit par me repasser un coup de poing sur le nez, que j'ai saigné peut-être plein ce qui tiendrait dans ma casquette et que mon nez est devenu si tellement gros que ça m'en faisait loucher, et violet comme une aubergine. Moi, je me rebiffe ; v'là ma sœur qui crie : " Au voleur !" par la fenêtre ; il y avait deux hommes qui passaient à ce moment-là ; au lieu de monter, en entendant crier au voleur, ils se sauvent. Alors je dis à ma sœur : " Crie au secours !" Là-dessus, elle crie au secours ! et les voisins sont venus qui nous ont séparés.

M. le président.—Allez vous asseoir !

Antoine.—Mon président, dans tout ça, il n'y a eu que mon nez et une chaise de cassés ; le pharmacien m'a arrangé mon nez, le menuisier a arrangé la chaise...

M. le président.—En voilà assez !

Antoine.—Ah ! et puis je ne vous dis pas tout : après, en causant nous deux Honoré, nous nous sommes dit : Mais au lieu de nous battre toujours à qui aura le fonds, en nous associant, ça arrangerait tout.

M. le président.—C'est par là que vous auriez dû commencer.

Le prévenu.—Nous n'y avions jamais pensé.

Antoine.—C'est une idée qui nous est venue comme ça. Alors, à présent, nous sommes associés.

M. le président.—Si vous vous étiez associés tout de suite, vous ne vous seriez pas battus ?

Le prévenu.—Ah ! ne m'en parlez pas... je suis si vexé !...

Antoine.—Et moi, donc ! car, à présent, nous sommes très heureux.

Le prévenu.—A ça près de quelques gifles... par-ci par-là... on n'a jamais vu deux frères plus d'accord.

Le tribunal a condamné Honoré à 50 francs d'amende ; mais, grâce à l'association, cela fait 25 francs chacun.

PENSÉES

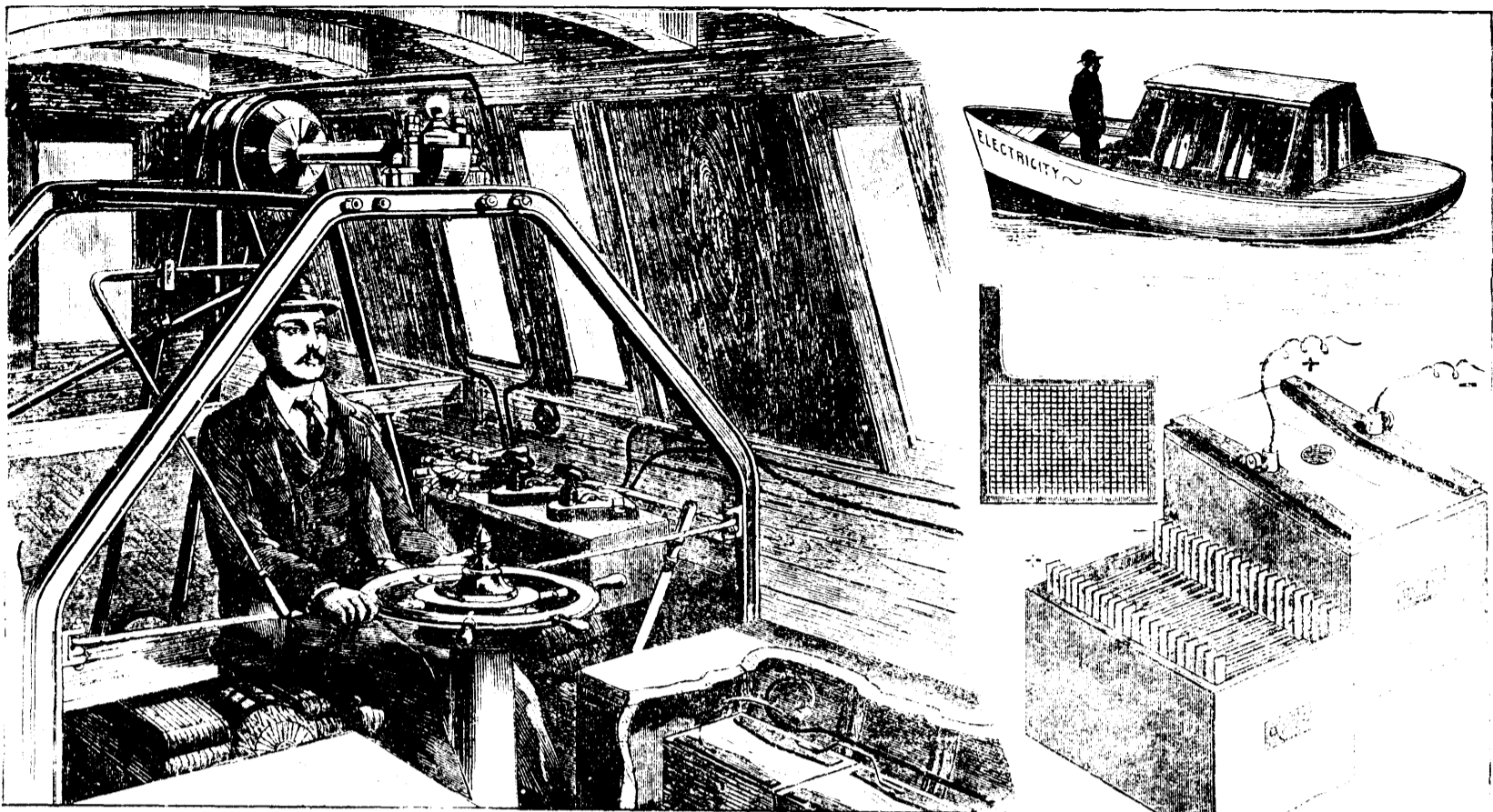
La religion a des plaisirs qui lui sont propres, et dont elle récompense ceux qui ont le courage de la suivre à travers les premières croix, dont elle charge ceux qui s'y dévouent.

C'est la religion qui assure l'esprit et calme la conscience ; c'est elle qui offre au mourant un autre être, une autre vie, d'autres objets, d'autres espérances.

La piété sert de barrière à tous les désordres. S'il est vrai que la santé est un trésor sans prix, il est vrai aussi que, sans le respect pour la loi de Dieu, on ne saurait goûter que peu de douceurs dans la vie.

Les lois humaines ne sauraient suppléer à la religion, à quelque degré de perfection qu'on les ait portées ; elles se ressentent toujours de l'infirmité de ceux qui les ont données.

SAURIN.



LE BATEAU ÉLECTRIQUE CONSTRUIT EN ANGLETERRE



LE VIEUX FUMEUR



L'OUVERTURE DE LA CHASSE

SIMPLE HISTOIRE

On était en Juillet, après un jour d'orage,
Et les enfants jouaient dans la rue au village :
Pour mieux charmer tout leur loisir,
Certains trouvaient un vrai plaisir,
(Vagabondant à l'aventure...
Que voulez-vous, c'est leur nature)
A patauger dans les ruisseaux
Comme de vrais petits porceaux ;
Et les parents les laissaient faire ;
Mais ce n'est pas là mon affaire.
Pendant ce temps deux garçonnets
L'air éveillé sous leurs bonnets,
Ayant tous deux œil qui pétillent,
Faisant valoir mine gentille,
Avaient, tout en jouant, entrepris d'ébaucher,
Tout en terre pétrie, une tour, un clocher,
Et sans grand artifice
Un semblant d'édifice.
Après la tour
Ce fut le tour
D'une corniche
Et d'une niche,
Et du dehors, et du dedans :
Rien n'échappait aux deux enfants.
Ils étaient tour à tour, architecte ou manœuvre,
Si bien qu'enfin, vint l'heure où s'acheva leur œuvre.
En ce moment tout justement
Le vieux curé bien doucement,
S'en revenait au presbytère,
Tout en lisant dans son bréviaire.
Après des deux enfants lorsqu'il fut arrivé
L'un d'eux, sautait joyeux, criant, c'est achevé !
Le bon vieillard leur fit un signe de la tête ;
Et les voyant venir avec un air de fête,
Leur donna deux gros sous contre un double merci
Et puis enfin, leur dit : mes enfants, qu'est ceci ?
Le plus hardi prit la parole,
Et sans perdre la boussole
Notre lutin
D'un air mutin
Dit au curé : quelle bêtise !
Vous voyez bien, c'est une église...
Voici la chaire aux longs discours,
Où vous semblez gronder toujours :
De ce côté la sacristie,
Où vous cachez le pain d'ostie ;
Là bas, c'est l'autel patronal ;
Ici, le noir confessionnal ;
Et tout auprès, le baptistère
Où fut lavé mon petit frère ;
Au beau milieu le maître-autel,
Enfin la niche à Saint-Marcel.
Le bon curé ne put s'empêcher de sourire.
Puis de dire :
Il ne manque vraiment, tout bien considéré,
Mes chers petits enfants que votre vieux curé.
S'il est vrai que parfois je gronde
Les vieux, les jeunes, tout le monde,
Faut-il donc pour cela que je reste oublié ?—
Oublié ! que non pas—dit l'enfant mortifié
D'un ton inimitable—
C'est que... nous n'avions plus de sable !

CH. PEROTTE DESLANDES.

ENVERS ET CONTRE TOUT

PAR

ANDRÉ GÉRARD

PREMIÈRE PARTIE

III

(Suite)

A l'heure présente, sous les ombrages de Rosenthal, il suivait d'un œil distrait un vol de papillons, pensant vaguement à mille choses, lorsqu'un beau garçonnet d'une dizaine d'années, sorte de petit page attaché à Mlle Mina, vint lui dire qu'elle le priait de passer chez elle avant le déjeuner, et d'un pas agile il le guida vers l'appartement occupé par la jeune fille.

Il la trouva avec Mlle Dumont, dans une salle d'études en cuir mordoré. A droite, par une porte entrouverte, on apercevait des floconnements de mousseline des Indes, sur une soie bleue très pâle, c'était la chambre à coucher ; à gauche, un salon en satin blanc, dont les jardinières en Sèvres débordaient de fleurs.

La jeune maîtresse de céans prenait une leçon ; elle expliquait, avec la netteté et la concision d'un vieux docteur, que le rationalisme est un abus de l'esprit philosophique. Quand André entra, elle lui coula un joli regard de côté qui voulait dire : Prenez patience ! et continua gravement.

Intelligence d'homme, se dit André, avec la naïve impertinence de son sexe, candeur d'enfant, « la miennne » aussi, à cela et elle lui ressemble. Attention ! mon cœur. Heureusement celle-ci est une héritière, « la miennne » est pauvre....

—Eh bien, monsieur, dit la jeune fille après un instant, si vous me présentiez vos respects au lieu de me regarder, sans sonner mot, avec de grands yeux... les yeux de mes cousins quand je les inspire. Je vous confie que j'ai vingt-deux cousins qui me font des vers, tellement qu'il n'y a pas assez de rats dans le château pour les dévorer. Là, un joli salut parisien, plus une poignée de main à l'anglaise. Maintenant asseyez-vous, je vous prie, et veuillez écouter si le programme de notre après-dîner vous agré. Papa me constitue votre cicérone.

Donc, j'ai commandé deux chevaux pour une heure. Nous prendrons Fritz, un vieux cher homme à moi, qui nous fera monter au Burg par des chemins impossibles. Ce sera ravissant ! Lorsque j'aurai présenté ledit Burg à votre Honneur,

nous nous en reviendrons tranquillement, car aujourd'hui vous ne travaillerez pas, c'est congé, et nous irons goûter à mon île déserte. Vous ferez le sauvage, voulez-vous ? je n'en ai pas.

—A la condition que vous me permettez de me civiliser peu à peu.

Sur ce bavardage, qui établissait dès l'abord entre les deux jeunes gens une franche camaraderie, la cloche sonna le second coup du déjeuner.

André était profondément charmé. La veille au soir, quand il avait vu venir à lui, à travers la merveilleuse serre, l'héritière des Rosenthal, dans sa robe blanche lacée d'or, il s'était dit qu'elle était rentrée dans son vrai cadre, et il avait eu un regret pour la jolie fille vêtue de laine grise, rencontrée sur les chemins de Gœsting. Voilà qu'il la retrouvait dans sa simplicité naïve, le traitant en grand frère, en vieux ami, « parce qu'elle aimait tant les Français ».

« Si je faisais baisser les yeux, si je mettais une rougeur sur ce front, pensait André, je serais le dernier des misérables. »

Après le déjeuner, tandis que Fritz aidait à Mlle Mina à se mettre en selle, le duc, du bas du perron, fit à son hôte quelques recommandations au sujet des chevaux, bêtes de race pleines de feu, puis il ajouta en souriant :

—Quant à ma fille, je ne la recommande jamais.
L'accent avait deux tons, et André était trop bon musicien pour ne pas les saisir.

IV

Cette journée de printemps, avec son ciel bleu tendre, son clair soleil aux rayons tièdes, et ses verdure nouvelles, faisait un fond exquis et doux à la jolie chevauchée de cette jeunesse, qui s'en allait grimant, avec des rires frais, vers le sommet de la montagne, où se dressait, comme un nid d'aigle, le vieux Burg, sombre et démantelé.

Des sept tours, celle des Archives, hantée par Conrad le Rouge, restait seule debout et à peu près intacte. Autour d'elle les murailles, éventrées par les boulets turcs, cachaient leurs blessures sous d'inextricables enlacements de lianes fleuries, où le vent balançait des nichées d'oisillons.

—Grâce « aux fourriers d'été », dit Mlle Mina, ce repaire de hiboux vous a des airs de bonne grand-mère en habit pompadour.

—Qui établit sa famille, fit André : toute la gent emplumée des alentours paraît avoir élu domicile ici pour les épousailles.

—Et pour les baptêmes. Tenez, cet horrible petit amour encore tout nu avec un bec jaune. Aidez-moi à descendre, je vous prie, que je le voie de plus près.

Elle tendit vers André ses deux bras, et appuya ses mains à ses épaules ; lui l'enleva par la taille et la posa doucement à terre, un peu plus troublé qu'il n'eût fallu, pendant qu'elle ajoutait avec sérénité :

—Je réclamerai souvent de vous cet office dans nos promenades, cela épargnera un peu mon Fritz ; je le tue le cher vieux.

—En tout cas, il meurt bien joliment.
—Parisien ! Le beau bonheur de périr massacré par le poids d'une demoiselle lourde comme « un pouff ». C'est le mot de maman quand je fais la petite et que je veux me mettre sur ses genoux.

Ne retrouvant point « l'horrible petit amour », la jeune fille revint vers son compagnon.

—Savez-vous ce que je rêve, monsieur le poète ? dit-elle.
—Ce que vous rêvez ? Dans quel genre ?
—Le genre mariage.

—Ah !
—Eh bien, je rêve d'un proscrit, pauvre, persécuté, qui deviendrait mon seigneur et maître. Poursuivi, traqué, nous nous réfugierions ici, dans les souterrains, avec quelques serviteurs fidèles. Ce serait une existence délicieuse ! Plus de couturières, plus de visites, plus de révérences ; nous porterions des tuniques de laine, comme au temps d'Abraham, et je dirais tu à mon mari. Peu à peu on nous oublierait, alors nous remonterions au jour. On transformerait en une serre deux fois plus grande que celle de Rosenthal ce qui reste du Burg, et nous vivrions là avec des divans de toisons d'agneaux dans tous les coins, et plein de bêtes. J'aime les bêtes follement, c'est bon.

—Avec vous, dans la serre ?
—Oh non ! des étables là et là... et la maison des gens. Derrière nous tous, pour oreiller, ce bois immense qui va rejoindre des prairies immenses grasses sur l'autre versant.

—Et l'hiver, la neige, les tourmentes...
—L'hiver, nous habiterions la tour des Archives, et nous inviterions Conrad le Rouge à venir chauffer ses pieds de fantôme à notre feu. Pour les vivants raffinés, nous pourrions même avoir un petit salon semblable à celui où maman s'installe dès les premiers froids ; en renard bleu avec des braseros d'argent. Est-ce que mon programme ne fait pas envie ?

—Je le trouve trop haut perché.
—Oh ! que vous allez faire tantôt un pitoyable sauvage !
—Ainsi être proscrit est indispensable ?
—Absolument. Mais l'heure passe, je suis une vraie pie... Montons vite aux Archives.

Elle releva sa longue jupe sur son bras, et sautant au milieu des rondes et des pierres, elle s'engagea en chantonnant dans l'escalier de la tour. André la suivit.

Au premier étage, Mlle Mina s'arrêta devant une porte massive, plaquée de ferrures bizarrement découpées, et posa son doigt sur l'une d'elles. Le ressort un peu rouillé grinça. La porte tourna sur ses gonds, et laissa voir une vaste pièce ronde, lambrissée de cèdre à hauteur d'homme, et garnie d'armures de toutes les époques de la chevalerie.

—Tenez, reprit Mlle Mina, en indiquant une table sur laquelle était posé un énorme coffre en fer ouvragé, voici les paperasses.

Elle ouvrit et chercha dans les liasses de parchemins.
—Ce rouleau, lié d'un fil d'argent, contient, la « tant lamentable histoire des infortunes de la duchesse de Gisèle, et de son *Amal* ami le baron Wolfrang. C'est là qu'il a été muré.

Elle appuya le pommeau de sa cravache sur une plaque de marbre où était gravée une courte inscription :

—Muré !
—Oui ! une gentillesse de Conrad... Quand je songe que j'ai de ce sang-là dans les veines ! Derrière cette plaque est une armoire profonde, qui est devenue le tombeau du baron Wolfrang de Hapsbourg. Un trépas héroïque ; il fera bien dans votre histoire de l'Interrègne.

—Je savais seulement, dit André, que Conrad était jaloux jusqu'à la frénésie. Conte-moi donc cette tragique aventure, mademoiselle. Je serai très fier de mettre dans mon livre qu'elle m'a été narrée en pleine couleur locale par une descendante de la duchesse Gisèle.

—Vous m'imprimerez ainsi toute vive ? Ne me regardez

pas, cela me donnerait envie de rire, ce qui est inconvenant pour parler des malheurs d'une aïeule. Ecoutez :

Elle s'assit en face d'André, la table entre eux, ôta ses gants de daim, croisa dessus ses mains blanches, et, aux murmures plaintifs du vent dans les ruines, conta ainsi :

—C'est vers le milieu du grand interrègne, qui commença, vous le savez, à la mort de Conrad de Hohenstaufen, que notre Conrad, à nous, petit cousin du dernier empereur, épousa en cinquièmes noces,—le monstre ! Dieu sait ce qu'il était advenu des quatre premières femmes !—Gisèle de Laufenbourg, un rameau de cette maison de Hapsbourg qui allait bientôt sauver la patrie allemande. Gisèle, élevée dans la solitude d'un vieux manoir de Thuringe, fief de sa famille maternelle, près d'un grand-père infirme, qui, paraît-il, était de fort sauvage humeur, eut donc une jeunesse très mélancolique. « C'était une aimante et douce créature, dit la chronique, pieuse comme une sainte et belle comme le jour. » Outre ses femmes, elle avait pour compagnon, dans sa retraite, un orphelin adopté par son père au berceau, ce Wolfrang de Hapsbourg. Nature poétique, fine, charmante, fleur exquise de chevalerie et de bravoure, il semblait « d'une essence céleste » à côté de ces rudes hommes de guerre, qui, la plupart, en ces tristes temps, vivaient plus en bandits qu'en gentilhommes. A ces qualités si rares, Wolfrang joignait les dons corporels qui font un cavalier accompli. C'eût été vraiment grand miracle si lui et Gisèle ne se fussent point aimés. Les âmes s'en viennent mariées de là-haut ; les malheureuses sont celles qui se perdent : les heureuses, celles qui se retrouvent. Le jour où la jeune fille eut ses quinze ans, elle se fiança secrètement à son ami devant la Vierge de son oratoire ; mais, n'osant porter l'anneau à ses armes qu'il lui avait donné, par crainte du terrible grand-père, qu'on espérait gagner peu à peu, elle le confia à « Madame la Vierge », pensant que cela lui porterait bonheur. « Las jamais son tendre doigt ne remit le cher anneau. »

Un soir que, retirée dans ses appartements, avec deux de ses femmes, elle accompagnait sur sa harpe d'or la voix mélodieuse de son ami qui lui chantait un *lied* d'amour, le vieux prince entra avec Conrad et dit :

—Mademoiselle, ma petite-fille, voici le duc de Rosenthal, un féal chevalier, cousin de Sa Majesté l'empereur défunt dont Dieu ait l'âme, qui me fait l'honneur de solliciter votre main. Je la lui accorde, et dans trois jours nous célébrerons vos épousailles.

La pauvre Gisèle faillit s'évanouir en tirant sa révérence, mais ne protesta point. Elle savait trop que c'eût été inutile pour elle et dangereux pour son ami. En effet, un an avant, le « chevalier » de sa cousine, la comtesse Gertrude, mariée à seize ans à un vieillard, avait disparu mystérieusement, et onques depuis sa « dame » n'en avait ouï parler.

Il ne restait donc à Gisèle, pour éviter si navrante aventure, qu'à se résigner... Entre parenthèses, « ces tant douces et gentes damoiselles » me font bondir... Se soumettre et pleurer... Moi, je me serais débattue pour sauver mon bonheur, j'aurais fait les cent coups, tellement que tous mes grands-pères s'en seraient arraché les cheveux.

—Et madame Gisèle n'eut point cette belle imagination ?
—Las non ! la pauvrette... Trois jours après, elle était duchesse de Rosenthal, et venait habiter ce burg-ci.

Une légende rapporte que tant elle et son ami « pleurent », en se quittant, au bord du ruisseau où ils avaient joué enfants, qu'il déborda. Depuis, maints énamourés de Thuringe y vinrent en pèlerinage, et gentil amour est si cuisant mal, que mignon ruisseau est devenu petite rivière.

Quatre ans passèrent. Wolfrang guerroyait en terre sainte sous les couleurs de Gisèle. Celle-ci avait octroyé deux fils à son méchant époux, tout en fort soupirant, pour l'absent, de soupirs purs comme aile de colombe. Dur et brutal était son seigneur, la querellant, la molestant à tout propos. Jamais couronne ducale n'eut si perçantes épines sous ses fleurons, que celle qui portait la belle et dolente châtelaine, en regrettant moult le modeste tortil perlé de son ami.

Sa consolation unique était de songer aux quatre défuntés qui l'avaient précédée, espérant bien que le vilain sire, son époux, possédait encore le secret avec lequel il les avait fait trépasser. D'aucuns assuraient que c'était un philtre ; au fond, nul ne savait.

Lors il arriva que Wolfrang, blessé en Palestine, revint en Europe tout languissant. Dès qu'il eut repris force et mine, il accourut s'agenouiller aux pieds de madame Gisèle, et lui demanda sa main à baiser pour prix de sa fidélité : cela pendant que le duc était en chasse. Celui-ci, prévenu sur l'heure par un de ses espions, s'en revint donc, avec son monde, menant terrible bruit, et fit dire à la duchesse qu'elle se hâtât de vestir ses atours pour recevoir ses hôtes. Eperdue, elle fit cacher son ami en cette armoire, craignant qu'il ne fût reconnu, si elle le laissait au clair soleil. Ils convinrent de son départ pour la nuit close, puis, tremblante d'effroi, la duchesse se rendit aux ordres de son seigneur, dans son grand habillé de brocart d'or, brodé de roses de rubis.

Quand il la vit entourée des chevaliers ses compagnons, le duc, tourmenté de défiance, monta à cette pièce avec des maçons, et fit murer l'entrée de l'escalier de service et aussi un cabinet. En son armoire, Wolfrang bénissait le bon ange de Gisèle, qui lui avait inspiré l'idée de ce réduit plutôt que celui du cabinet. Mais voilà que la ruse de Satan souffla à Conrad nouvelle malice. Avisant l'armoire il dit : « Ceci non plus ne plaît point chez gente dame ; or ça, chiens de manœuvres, murez et dépêchez. »

Les maçons reprirent leurs trueries, et leur travail s'acheva sans que souille ou soupir eût été entendu. C'est ainsi que le baron Wolfrang sauva l'honneur de la duchesse Gisèle.

Conrad lors la joignit, et commencèrent, avec leurs hôtes, grande chère et grand boire jusqu'à la moitié de la nuit. Après ce festolement, dont elle était demi-morte, Gisèle, sans pouvoir s'échapper, dut suivre son époux en la chambre nuptiale, où ses femmes, glacées d'horreur, ne lui purent faire aucun signe, le duc étant là, dardant ses yeux. Il ne la quitta que vers le midi du lendemain.

Aussitôt se rendit l'infortunée en cette chambre, d'où elle croyait son ami départi à la nuitée, par le petit escalier, n'ayant point fermé l'armoire, mais espérant trouver tendre mot en son missel. Elle vit escalier, cabinet, armoire murés, jeta long cri, et tomba le cœur rompu.

—Point ne sera besoin de breuvage pour celle-ci, fit un vieil écuyer, en relevant le corps. Sire Dieu, ayez pitié de la sixième !

Heureusement, il n'y eut pas de sixième, ce fut Conrad qui s'en alla rostrir chez monseigneur Satan.

Et voilà, monsieur, mon histoire finie.

—C'est grand dommage ! je vous aurais écoutée ainsi jusqu'à l'éternité, *damoiselle*. Le naïf et touchant récit ! Ces tant chastes et douloureuses amours de la duchesse Gisèle, contées

dans le lieu même où six cents ans auparavant s'est accompli le drame, quel fin régal pour un romancier et quel précieux collaborateur je vais avoir en vous!

—Pour les légendes, moi, je connais à peu près toutes celles de l'Allemagne.

—*Damoiselle*, reprit André, que des heures de solitude dans cette vieille tour, avec cette séduisante créature, et un récit d'amour en tiers, avaient un peu chauffé; je ne suis ni baron ni comte, cependant je sollicite la permission de baiser votre main pour vous remercier.

—Voyez-vous! dit-elle en riant, la faveur que me fait monsieur... quand pour pareille aubaine, ce pauvre Wolfrang guerroya quatre ans en terre sainte! Êtes-vous assez dégénéré, ô sexe fort! Tenez.

Et elle offrit sa main, jouant avec ce baiser comme un enfant tandis qu'André se sentait pâlir.

Quelques instants après, on reprit le chemin de Rosenthal à un petit trot flâneur, jasant avec cet abandon charmant de la jeunesse, tandis que le soleil descendait peu à peu à l'horizon, teignant de pourpre le paysage.

Le soir, dans sa chambre, André se demanda: "Ah ça! pourquoi ne suis-je pas d'un gai franc? Mlle Mina est une merveille que j'admire en artiste, un type exquis pour mon prochain roman, voilà... c'est du métier... Point n'est besoin de battre la chamade, ô mon cœur! vous vous trompez."

(La suite au prochain numéro.)

CHOSSES ET AUTRES

La cour suprême est ajournée jusqu'au 10 janvier.

Le conseil de ville de Montréal a décidé de faire des funérailles publiques à sir Hugh Allan.

Les funérailles de sir Hugh Allan ont eu lieu hier. Nous en parlerons dans notre prochain numéro.

On annonce la mort de Son Eminence le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux.

Le prince Albert Victor, fils aîné du prince de Galles, doit entrer prochainement à l'université d'Oxford.

M. C. O. Perrault, vice-consul de France à Montréal qui demeurait à Paris, s'est embarqué, lundi dernier, pour revenir au Canada.

M. Robert Campbell, avocat de Québec, succède à M. Lloyd, senior, comme premier greffier en loi du conseil législatif.

Nos remerciements à M. J. A. Langlais, libraire-éditeur de Québec, pour l'envoi d'une petite brochure intitulée: *Vœux de bonne année*, par M. Louis Des Lys.

La banque d'épargne de la cité et du district vient de faire distribuer la somme de \$10,800 parmi différentes institutions de charité de cette ville.

M. F. Rouleau, ex-M.P. pour Dorchester, P.-Q., commencera dans quelques jours à exécuter les fonctions d'assistant-greffier de la Chambre des Communes.

Un des juges de la cour suprême du Nouveau-Brunswick, l'hon. M. Charles Duff, qui avait été frappé de paralysie le 18 courant, est mort le 20. Il avait été nommé juge en 1877 par le gouvernement Mackenzie.

Les élections municipales ont eu lieu la semaine dernière, à Ottawa et dans une partie de la province d'Ontario. A Ottawa, M. le Dr St. Jean a été réélu maire par acclamation.

Un extra de la *Gazette Officielle* annonce que le général sir Patrick McDougall a été assermenté comme administrateur du Canada durant l'absence du gouverneur-général.

L'évêque de Metz vient de refuser une décoration que lui offrait l'empereur d'Allemagne. Il donne pour raison de son refus, qu'il se tient complètement en dehors de la politique.

M. Andrew Allan succède à son frère, sir Hugh Allan comme président de la compagnie du télégraphe de Montréal, ayant été élu unanimement à cette charge lors d'une récente réunion des directeurs.

Le *Canada*, journal d'Ottawa, annonce que M. A. D. DeCelles, bibliothécaire de la Bibliothèque Fédérale, vient d'être nommé comme délégué pour représenter l'Institut Canadien-Français d'Ottawa à la Société Royale du Canada.

Les promoteurs de l'Association de Colonisation résidant à Montréal ont été informés, par le gouvernement d'Ottawa, qu'un ordre en conseil a été signé, accordant à l'association de la rivière Saskatchewan un million d'acres de terre, pour des fins de colonisation.

Pendant que les radicaux demandent la démolition de l'église du Sacré-Cœur, à Montmartre (Paris), les souscriptions continuent d'affluer pour la construction

de la basilique. La dernière liste arrêtée la semaine dernière, porte le total à 11 millions 728 mille 685 francs.

Le Dr Olivier, ancien député de Mégantic, vient de mourir; il était âgé de trente-trois ans seulement. Il était natif de Saint-Nicolas, comté de Lévis, et avait fait ses études au séminaire de Québec. Il avait épousé, en 1875, Mlle Marie-Adélie Pelletier, qui est morte avant lui. Il a succombé à la consommation.

Le nouvel archevêque de Canterbury et primat d'Angleterre est nommé. C'est le très révérend Dr Benson, évêque de Truro.

Le nouveau primat est âgé de 53 ans. Il était évêque de Truro depuis 1876 et avait été élevé à cette dignité par le cabinet Beaconsfield.

Toutes les pensionnaires du couvent des Ursulines, à Québec, ont été renvoyées dans leurs familles, à raison d'une épidémie de fièvre typhoïde qui s'est déclarée dans l'institution.

La Société Française de Bienfaisance de Québec a élu ses officiers pour les prochains douze mois. Ce sont:

Président honoraire, M. le consul général de France.

Président actif, le Dr Pourtier.

Vice-président, J. Fuchs.

Trésorier, J. Michel.

Secrétaire, P. Cousin.

Ass. commissaire, C. P. Beau.

Commissaires, A. Pion, J. M. Tardivel et Emile Jacot.

LA MESSE DE MINUIT.—Cette grande fête de l'Eglise, la fête de la naissance du Sauveur, a été célébrée avec une pompe et un éclat extraordinaires dans presque tous nos temples.

Toutes les églises où l'on a chanté la messe de minuit étaient brillamment illuminées et avaient revêtu leurs plus beaux ornements. C'est à qui rivaliserait de piété, de zèle et de richesse, pour célébrer la commémoration du grand événement, qui a régénéré la surface du monde.

Les chœurs de chants des principales églises de la ville ont fait entendre de très belles messes préparées avec soin, et rendues avec succès.

Les élections de l'Institut Canadien-Français de Boston ont eu lieu dernièrement avec le résultat suivant:

Président, Dr G. H. Desjardins.

Vice-président, C. A. Dumas.

Sec.-Archiviste, A. Chartier.

Asst. Sec.-Archiviste, A. Hardy.

Sec. Financier, J. O. Quéry.

Trésorier, Dr S. Béliveau.

Sec. Correspondant, W. Filiatrault.

Bibliothécaire, P. A. Giroux.

Asst. Bibliothécaire, P. Turgeon.

Régistrateur, A. Chenest.

Adjoint au comité de régie, F. Vallée.

Après l'élection, des remerciements furent votés aux officiers sortant de charge.

On lit dans le *Parlement de Paris*:

Le 8 décembre une députation des Canadiens de passage à Paris a rendu visite à M. le président du conseil, ministre des affaires étrangères, pour le remercier de la nomination de l'hon. M. Chapleau, ancien premier ministre de la province de Québec, au grade de commandeur de la Légion d'Honneur, ainsi que de celle de M. Wurtele, ministre des finances de la province de Québec, au grade d'officier.

La députation était composée de l'hon. M. Hector Fabre, ancien sénateur, commissaire-général du Canada, en France, MM. Marmette, commissaire-adjoint, Ovide Perrault, vice-consul de France à Montréal, chevalier de la Légion d'Honneur, Gustave Drolet, chevalier de la Légion d'Honneur, Dr Brodeur, Dr Asselin, MM. Genest, J. Harold Lynch, Clapin, Dupuis, Bourgoin.

M. Fabre, après avoir présenté la députation à M. Duclerc, l'a remercié, au nom de ses compatriotes, du grand honneur fait aux deux hommes d'Etat canadiens:

"Tous nos compatriotes, a-t-il dit, sont unis lorsqu'il s'agit de la France. Séparés d'elle par les événements, quelquefois par les idées, nous ne le sommes jamais par les sentiments."

M. Duclerc a accueilli la députation avec la plus grande cordialité. Il s'est félicité de voir que les Canadiens comprenaient si bien les dispositions sympathiques du gouvernement français à l'égard d'un pays resté si cher à la France, et son désir d'encourager, en tenant compte des situations acquises, le sentiment français partout où il a laissé, comme au Canada, des traces vivaces.

Le prince de la Moskowa, qui vient de mourir, a reçu quelques jours auparavant la visite de l'impératrice Eugénie. Il était le célèbre Edgard Ney, que Napoléon avait envoyé à Rome, en mission spéciale.

C'était le plus jeune fils du maréchal Ney, et il s'était assis sur les genoux de son père quelques instants avant que celui-ci ne fut fusillé. Quel sujet de réflexions que cette visite de la mère désolée, de la souveraine détronée près du lit de mort du fils du "Brave des braves!"

Il est bien connu qu'une enveloppe ordinaire peut être ouverte très facilement, il n'y a qu'à humecter la gomme et si cette opération est adroitement faite, on peut lire la missive, la réplacer dans l'enveloppe et recoller celle-ci sans qu'il y paraisse. Le destinataire ne se doute de rien. Mais voilà que l'on a trouvé le moyen d'empêcher les indiscretions de ce genre. Une solution d'acide chromique, d'ammoniaque, d'acide sulphurique et de sulfate de cuivre est appliquée sur l'enveloppe dont le pan doit être enduit de colle de poisson mélangée d'acide acétique. Quand les deux parties de l'enveloppe sont humectées et pressées l'une sur l'autre, il se forme un ciment solide que les acides, la vapeur et l'eau sont impuissants à dissoudre.

La religion est un commerce établi entre Dieu et les hommes; par la grâce, de Dieu aux hommes; et par le culte, des hommes à Dieu.

Opinion de Victor Hugo

Dans un discours prononcé par Victor Hugo devant l'Assemblée législative de France, en 1850, nous remarquons ce passage:

"Loin que je veuille proscrire l'enseignement religieux, entendez-vous bien? il est, selon moi, plus nécessaire aujourd'hui que jamais. Plus l'homme grandit, plus il doit croire. Plus il approche de Dieu, mieux il doit voir Dieu. (Mouvement.)"

"Il y a un malheur dans notre temps, je dirais presque il n'y a qu'un malheur, c'est une certaine tendance à tout mettre dans cette vie. En donnant à l'homme pour fin et pour but la vie terrestre et matérielle, on aggrave toutes les misères par la négation qui est au bout, on ajoute à l'accablement des malheureux le poids insupportable du néant, et de ce qui n'était pas la souffrance, c'est-à-dire la loi de Dieu, on fait le désespoir, c'est-à-dire la loi de l'enfer. (Long mouvement.) De là de profondes convulsions sociales. (Oui! oui!)"

"Je veux donc, je veux sincèrement, fermement, ardemment, l'enseignement religieux, mais je veux l'enseignement religieux de l'Eglise, et non l'enseignement religieux d'un parti. Je le veux sincère et non hypocrite. (Bravo! bravo!) Je le veux ayant pour but le ciel et non la terre." (Mouvement.)

Ces remarquables paroles de Victor Hugo méritent d'être méditées par tous les hommes graves.

Bazar au profit des Orphelins

Le bazar annuel au profit des "Orphelins Catholiques" No 1135, rue Ste-Catherine, s'ouvrira le lundi 15 janvier prochain, à 11h. A. M., et se continuera tous les jours jusqu'au samedi soir de la même semaine.

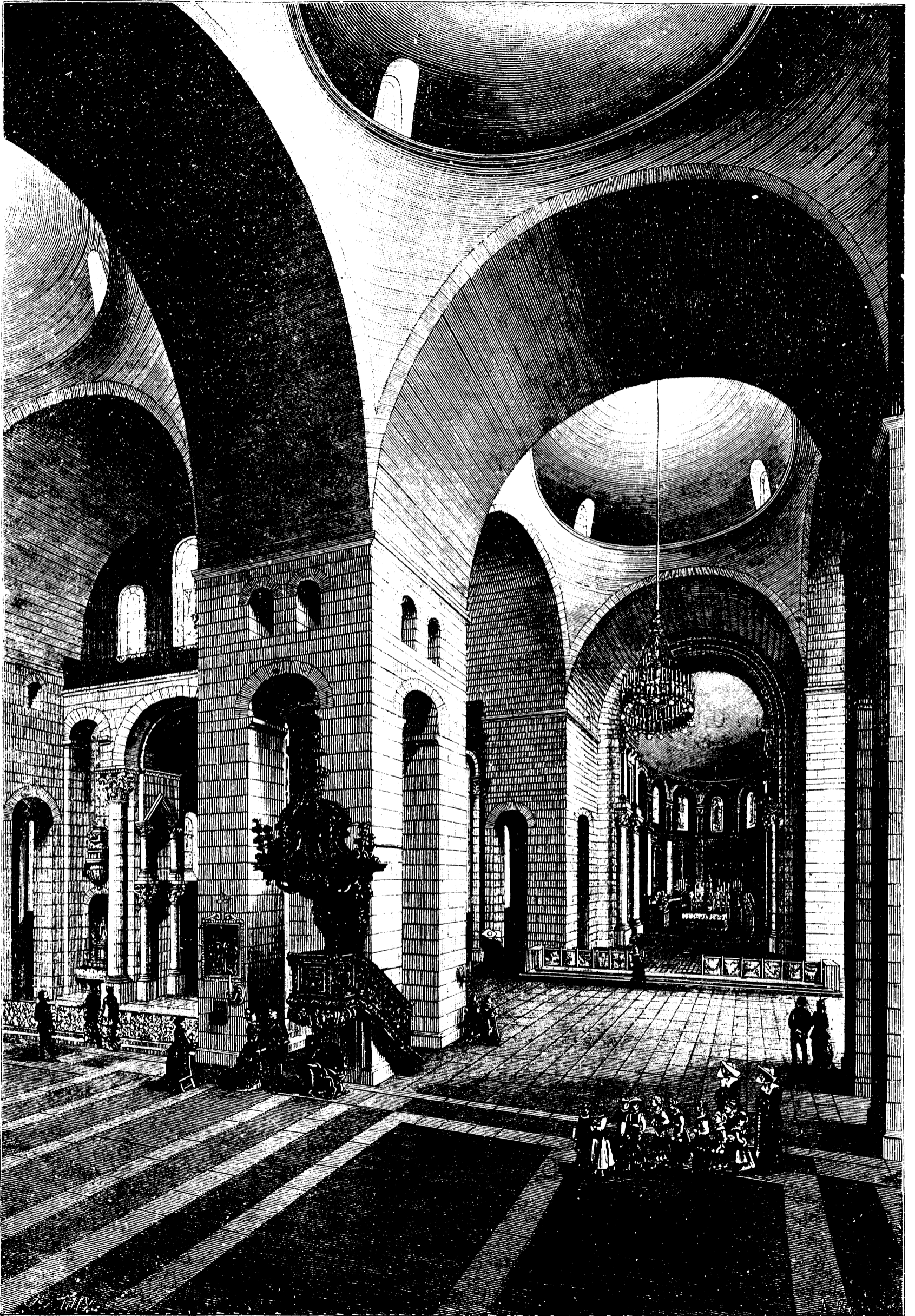
Les dames et messieurs qui s'intéressent à l'œuvre, et le public en général, sont priés de s'y rendre dès les premiers jours.

Toutes contributions, en argent, provisions ou effets, devront être adressées au No ci-dessus indiqué, où elles seront reçues avec reconnaissance.

Mme D. LAFRAMBOISE,
Secrétaire.

La Consommation guérie.—Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorge et autres maladies des poumons; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et mû par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, *franc de port*, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand. — W. A. NOYES, 148, Power's Block, Rochester

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALL, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.



L'ÉGLISE DE SAINT-FRONT, À PÉRIGUEUX (FRANCE), NOUVELLEMENT RESTAURÉE

NOUVELLES DIVERSES

—Le général Caballero a été réélu président du Paraguay.

—Un incendie a détruit 60 maisons à Newport (Arkansas) ; perte : 250,000 dollars.

—Le Saint Père a fait don de 10,000 francs pour l'achat de lits pour les pauvres.

—Il y a beaucoup d'excitation à Québec, à propos de l'augmentation du taux des assurances contre le feu.

—Le dîner annuel de l'association des voyageurs de commerce aura lieu à l'hôtel Windsor ce soir.

—La banque de Montréal vient d'établir une agence à Régina, territoire du Nord-Ouest.

—On rapporte que la détresse est grande parmi les petits fermiers et les travailleurs, en Irlande.

—Le montant des souscriptions recueillies pour le piédestal de la statue de la Liberté, à New-York, s'élève actuellement à \$62,210.

—Jeudi dernier, à New-York, un balayeur des rues du nom de John Cuming a trouvé, dans un tas de fumier, \$10,000 en bons du gouvernement.

—A Paris seulement, les églises, les communautés et les objets mobiliers servant au culte catholique représentant une valeur de 44 millions de piastres.

—Le *Canadien* et *L'Événement* de Québec seront désormais sous la même administration. Au 1er janvier le *Canadien* deviendra journal du matin.

—Quatre compagnies d'assurances, la *Citoyenne*, la *Souveraine*, la *City of London* et la *British America* ont fermé leurs bureaux à Québec.

—On a traversé, lundi de la semaine dernière, pour la première fois cet hiver, avec cheval et voiture, sur le pont de glace, à la Pointe-du-Lac, au pied du lac Saint-Pierre.

—Il doit se publier prochainement à Paris un nouveau journal catholique illustré qui sera l'organe des ex-zouaves pontificaux. Ce journal sera intitulé le *Tocsin*.

—Les journaux parisiens annoncent la mort du secrétaire-général de l'ordre maçonnique du Grand-Orient de France, M. Thévenot. Avant sa mort, il a voulu se réconcilier avec l'Eglise catholique.

—M. W. C. Anderson, employé depuis quelques années au bureau du télégraphe à la gare de Lachute, a reçu il y a quelques jours une dépêche d'Edimbourg, Ecosse, lui annonçant qu'il venait d'hériter de £150,000.

—L'association des cordonniers de Toronto a résolu de prélever un impôt de cinquante centins par tête, pour secourir les cordonniers de Montréal. Un comité a aussi été chargé de collecter des fonds en dehors de l'association.

—Il paraît qu'un marchand de Londres, Angleterre, a télégraphié à son correspondant de Peterborough, Ontario, de lui expédier une grande quantité de traîneaux sauvages. On a écrit à Montréal pour se les procurer.

—Un incendie désastreux a eu lieu, la semaine dernière, à Pembroke, Ontario. Le principal hôtel de la ville et plusieurs grands magasins ont brûlé. A l'hôtel, un voyageur du nom de Cameron et deux jeunes Canadiens-Français, domestiques, ont péri dans les flammes.

—La plus terrible tempête que l'on ait signalée depuis cinquante ans, a sévi, il y a huit jours, sur la côte de Terre-Neuve. A la Baie Verte, vingt-deux vaisseaux ont péri. Le rivage est couvert de débris. Près du havre de Twillingate, 8 vaisseaux ont été jetés à la mer.

—Le général Silas Kenyon, âgé de 75 ans, ancien politicien de Newark, qui était tombé dans une profonde misère et ne vivait que des libéralités de ses amis, s'est fait écraser par une locomotive la semaine dernière, à un millier de mètres de la gare d'Elizabeth. On a trouvé sur lui une lettre adressée à M. Andrew Albright et disant qu'il aime mieux mourir que de rester à la charge d'autres personnes.

—Il vient de mourir à l'hospice des ménages d'Issy, France, à l'âge de 79 ans, une femme nommée Virginie Deslignière, originaire de Délimont (Nord), qui avait été décorée en Crimée, alors qu'elle était sergent de voltigeurs au 27^e régiment, pour avoir sauvé la vie de son colonel. Elle était partie au service à la place de son frère.

—Les réparations faites au fort de l'île Ste-Hélène, par M. A. Raza, architecte, à la demande du gouvernement fédéral sont maintenant terminées. Ces travaux ont coûté la somme de \$10,000. Au commencement du printemps, le quartier des officiers détruit par les flammes sera reconstruit et occupé par un détachement de la batterie B qui stationnera en permanence sur l'île.

—Joseph Beaudoin, cultivateur de St-Alexis, district de Joliette, était arrêté, la semaine dernière, au marché Bonsecours, et traduit devant le magistrat de police pour avoir offert en vente du tabac haché ne portant pas le timbre du gouvernement. Comme la loi est très sévère pour de pareilles infractions, le coupable a été condamné à \$50 d'amende et les frais et à rester en prison jusqu'à ce que l'amende soit payée.

—On ne se figure pas, combien, depuis dix ans, l'horticulture a pris de développements en France ; la statistique nous fournit sur ce sujet d'intéressants renseignements. Les fruits rapportent en France 440 millions, et à la halle de Paris, seulement, la vente atteint 44 millions de francs. Pour Paris, la consommation des fruits s'élève à 124 millions de livres, pour les légumes à 764 millions de livres. Et la France entière consomme 7 milliards 100 millions de livres de légumes et de fruits.

—La chose la plus précieuse qu'un futur met dans la corbeille de sa fiancée, c'est sa liberté.

NOTES COMMERCIALES

(Du *Moniteur du Commerce*)

Belleville, dans les six dernières semaines, a exporté aux Etats-Unis 1700 oies et 1300 canards.

Toronto a un stock considérable de viandes mortes et la vente en est très lente.

Les malles de Winnipeg sont maintenant transmises trois fois par semaine de Winnipeg à la Baie du Tonnerre et *vice versa*.

Les perches à houblon sont en grande demande, les acheteurs offrent jusqu'à \$45 le mille. Elles sont toutes dirigées sur le marché américain.

Les banques d'épargne de l'Etat de New-York contiennent actuellement \$445,000,000 de dépôts appartenant pour la plus grande part à la classe ouvrière.

M. John Clark, président de la "Ridgewood Ice Company," estime qu'il reste de la saison passée, 200,000 tonnes de glace, réparties dans les glaciers situés entre New-York et Albany.

Les colons du Manitoba ont envoyé, sur le pays, à leurs amis européens, des rapports tellement satisfaisants qu'il y a dès aujourd'hui raison de supposer que l'immigration dans cette province dépassera, en 1883, celle de 1882.

Suivant des renseignements dignes de foi la récolte du Texas, en coton, s'élèvera à 1,400,000 balles et en blé à 150,000,000 de minots. Le Texas occupe parmi les Etats du Sud, la première place comme pays producteur de coton et de blé.

La demande pour la monnaie divisionnaire d'argent, est considérable aux Etats-Unis. Les dernières pièces frappées consistaient seulement en trois, cinq et vingt-cinq cents. Au Canada, la demande pour la monnaie d'argent est également pressante et augmente tous les ans.

Une cargaison de viandes gelées, d'Australie, expédiée de Melbourne en Angleterre, a été vendue 6½ la livre, en moyenne. Une cargaison reçue de Sydney a réalisé en moyenne 5½ la livre. Le Cuzco a apporté de 5 à 6000 carcasses de moutons.

On affirme qu'il existe bon nombre de chevaux sauvages dans les plaines du Sud. Ces animaux sont quelquefois capturés et sont alors facilement dressés. Ils sont endurants, vifs, rapides et font d'excellents chevaux de selle. Malheureusement ils sont de trop petite taille pour être d'un usage général. Leur prix, une fois dressés, varie entre \$30 et \$50.

En Angleterre, l'orge de qualité inférieure est généralement convertie en farine et donné en nourriture aux animaux de la ferme. On affirme qu'aucune nourriture n'est aussi bonne pour les animaux fournissant

un fort travail. Dans ce cas la farine est bouillie et donnée à l'animal sous forme de pâtée.

Une quantité considérable de porcs abattus est actuellement amenée sur les marchés. Nous recommandons aux fermiers de retirer les entrailles aussitôt la bête abattue. Si cela n'est pas fait immédiatement la graisse devient d'une teinte verdâtre et invendable.

LE MOUCHOIR

On peut oublier sa bourse, son canif et bien d'autres choses, sans en ressentir beaucoup d'inconvénient et même sans s'en apercevoir, mais perdre ou égarer son mouchoir peut avoir de graves conséquences : c'est un fait bien connu. Il sert à tant d'usages. Qui se sert de lunettes, en les ôtant, les essuie avec son mouchoir, et ne les remet pas sur son nez sans en froter soigneusement les verres.

La plupart des gens ne sont pas assez soigneux de cet objet si indispensable. Ils le mettent dans leur poche avec leurs clefs, leur bourse, leur tabatière, sans songer qu'il est ainsi en contact avec une compagnie beaucoup trop mêlée pour lui et que sa propreté peut en souffrir.

Va-t-on faire une visite ? Avant de se présenter devant la personne que l'on va solliciter ou remercier, on voit des gens essuyer la poussière de leurs bottes avec leur mouchoir. La femme soigneuse, qui voit quelques petits grains de poussière sur sa toilette, les essuiera avec son mouchoir.

Les enfants à l'école se servent de leur mouchoir pour nettoyer leur ardoise et quand ils sont à jouer, le mouchoir joue un grand rôle dans plusieurs de leurs jeux. Ils en essuient la boue et la poussière. Il sert à éteindre le sang, à panser les blessures, si nombreuses à cet âge, l'âge aussi du communisme en fait de mouchoirs. Avec les blessures viennent les larmes, et le mouchoir, plein de poussière, taché de boue, maculé de sang, sert encore pour essuyer les yeux, le nez, ou les joues mouillées de larmes. Nous ne voulons ni ne pouvons dire ici tous les usages auxquels on emploie le mouchoir. Et que de signaux donnés par lui ! Que de tristes adieux, que de joyeuses félicitations ! La manière de l'agiter est tout un langage, de même que l'éventail. Mais personne n'a encore expliqué cet usage du mouchoir.

Que de fois il remplace la poche ou la bourse. Que de fraises, de framboises on ramasse dans son mouchoir quand on est jeune, et plus tard on y met des trouvailles plus précieuses.

Et puis on peut lui attribuer quelques résultats funestes, des maladies du nez ou des yeux, la terrible diphtérie même peut se transmettre par un mouchoir.

Ne nous servons de notre mouchoir que pour son propre usage : ayons une place spéciale pour lui ; prenons soin qu'il soit toujours propre ; inspirons à nos enfants le dégoût du mouchoir d'un autre, à cause des conséquences désagréables, sinon dangereuses, que cet échange peut avoir. Nous pourrions ajouter bien d'autres considérations, mais ce que nous avons dit doit être assez pour rappeler à nos lecteurs l'importance du mouchoir, ses usages et ses abus.

Sommaire du "Monde Illustré" du 9 déc.

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron.—Nos gravures : M. J.-B. Dumas :—Le procès Peltzer.—Théâtre illustré : "Amhra" ;—M. Constant Guérault ;—M. Edmond Membrée : Nos députés chez eux ;—Le sergent Bourraqui, dit "La Guerre"—Courrier du Palais, par Petit-Jean.—Théâtres, par Charles Monselet.—Chronique musicale, par A. de Lasalle.—Les livres.—Le Monde financier.—Récréations.—Solutions d'Échecs et de Rébus.

GRAVURES : M. J.-B. Dumas, secrétaire de l'Académie des sciences.—Le palais de justice de Bruxelles.—Odéon : "Amhra," drame de M. Grangeneuve.—Belgique : Audience du procès Peltzer.—Les costumes d'"Amhra," à l'Odéon.—"L'Enterrement d'un invalide," par M. Dauvant.—Portraits : M. Constant Guérault, M. Edmond Membrée.—Les livres illustrés : Benvenuto Cellini.—Nos députés chez eux.—Le sergent Bourraqui.—Tableau de M. Belangé.—Échecs et Rébus.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40 ; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Êtes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirup Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

VARIÉTÉS

Depuis quelque temps, elle importune son mari par des exigences folles. Chaque jour c'est une nouvelle envie qu'il faut satisfaire.

Hier, enfin, elle s'approche d'un air câlin.

—Mon ami, dit-elle, tu vas me gronder.

—Pourquoi ?

—Je voudrais encore quelque chose.

—Parle.

—Oh ! tu ne voudras pas.

—Mais si.

—C'est si difficile.

—Cela ne fait rien.

—Non ! je n'oserai jamais te le demander.

—Voyons ! tu vas me rendre malade.

Dis-moi ce que tu veux, et quoi que ce soit, je te donne ma parole d'honneur...

—Eh bien !... eh bien ! je voudrais être veuve !

Deux pochards veulent entraîner au cabaret un de leurs camarades, qui passait.

—Non, je ne veux pas, leur dit-il.

—Où que tu vas ? dit l'un des pochards.

—Je vas me promener.

—Avec qui ?

—Tout seul.

—Eh bien ! Tu n'es qu'un chameau !

Le second pochard au premier, après un instant de réflexion :

—Pourquoi donc tu l'as appelé chameau.

—Je l'ai appelé chameau... parce que c'est un ours !

Dans un bureau d'omnibus.

Un bon bourgeois, avec sa femme, regardant le numéro qu'on vient de lui donner.

—46... Tiens, ton âge, dit-il en se retournant vers sa compagne.

Celle-ci lui donnant un coup de coude :

—Imbécile !

Le mari, de sa voix la plus caressante :

—Allons, ne te fâche pas... j'en dirai autant la première fois qu'on nous donnera le No 29 !

On demandait à Mme de V... en lui montrant la femme d'un ministre étranger, très orgueilleuse et très hautaine :

—Quelle est donc cette dame qui a l'air si dédaigneux ?

—Vous ne la connaissez pas ! C'est Son Insolence la marquise de Z... !

Le général B... dont la femme est malade, est surpris par un de ses amis, en train de préparer les lettres de faire-part.

—Elle est morte ? demande celui-ci.

—Non.

—Elle va plus mal ?

—Non, au contraire ; il y a un peu de mieux. Mais, vous savez, quand on s'y prend au dernier moment, on se dépêche et on ne fait rien de bien !

Sur les boulevards.

Un pochard, se heurtant à tous les passants :

—Ah ! ça, voyons, y sont donc tous soufflés, aujourd'hui ?

Le comble de la rouerie pour une femme maigre :

—"Se faire emprisonner afin d'obtenir ensuite son élargissement."

Le comble de l'assuré :

Aller réclamer une indemnité à la compagnie d'assurances, sous prétexte que sa femme a rôti le balai.

Au mess, entre artilleurs :

—Quelle volaille ?

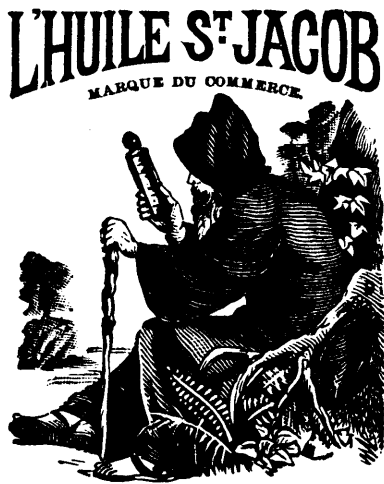
—Jamais je n'ai rien mastiqué de plus dur que ce poulet !

—Oh ! oui, il est dur.

—On dirait un poulet de canon !

Une affiche au moins bizarre :

Concert de M. G. Zorn, donné au profit de sa veuve.



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME,

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

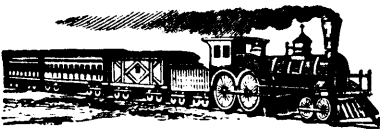
Vendue Par Tous Les Droguistes Et Commerçants De Medecines.

A. VOGELER & CIE., Baltimore, Md., U. S. A.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables



Chemin de Fer Intercolonial

1882—Arrangements d'Hiver—1883

A partir du 4 Décembre 1882, les trains express directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Table with train routes and times: Part de Pointe Lévis, Arrive à Rivière-du-Loup, Trois-Pistoles, Rimouski, Campbellton, Dalhousie, Bathurst, New-Castle, Monoton, Saint-Jean, Halifax.

Ces trains viennent en connexion à la Jonction de la Chaudière avec le Grand Tronc, partant de Montréal à 10 heures p. m.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les trains partant de Halifax à 2.45 p. m., et Saint-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6.05 a. m., et qui correspondent à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc, à 9.20 p. m., passant la journée du dimanche à Campbellton.

Le char Pullman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax, et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à Saint-Jean.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passages, taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON, Agent des passagers et, du fret pour la division de l'Est. No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant en chef. Moncton, N.-B., 28 Nov. 1882.

BULLETIN MENSUEL DU Bureau de Poste de Montréal DECEMBRE 1882

Table of postal rates for various regions: Ontario et Etats de l'Ouest, Québec et Provinces Maritimes, Dépêches Locales, Etats-Unis, Grande-Bretagne.

Par ligne Cunard de N.-Y. Lundi 7, 14, 21, 28 Par ligne Cunard, Sup. Mardi, 8 et 22. Par ligne White Star, N.-Y., 1. Par ligne Inman de New-York, 15. Par ligne Inman de New-York, 29. Par ligne Hambourg American Packet Co. de New-York, 2. Par ligne Inman de New-York, 9. Par ligne Hambourg Am. P. de N.-Y., 16. Par ligne White Star de New-York, 23. Par ligne Hambourg Amer. Packet, 30. Par ligne canadienne de Rimouski, Vendredi, 4, 11, 18 et 25.

(A) Sacs pour Char Palais ouverts jusqu'à 8.45 heures a.m. et 9.15 p.m. (B) Sacs pour Char Postal ouverts jusqu'à 9.00 heures p.m.

LACOSTE, GLOBENSKY & BISAILLON, AVOCATS, No. 11, Cote de la Place-d'Armes. MONTRÉAL

ALEX. LACOSTE, C.R.L.L.D. BENJ. GLOBENSKY, C.R.F. J. BISAILLON, B.C.L. T. BROUSSEAU, L.L.B.

LORGE & OIL, 21, RUE SAINT-LAURENT

Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie de Feutre qu'ils fabriquent eux-mêmes.

70 CARTES DE VISITES avec votre 10c caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes: Bouquets, Oiseaux, Chromes, Paysages, etc., tous différents. Livres d'échantillons complets pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'annonces, Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'annonces de Funérailles, 50c. Adresse: BREVINS & BROS., boîte 22, Northard St.

BREVETS

Nous continuons à agir comme agents pour l'enregistrement des brevets, caveats, marques de commerce, droits d'auteurs, etc., pour les Etats-Unis, le Canada, l'Angleterre, la France, l'Allemagne et autres pays. Nous comptons 36 ans d'expérience.

L'examen des modèles ou des dessins, etc. Avis par poste, gratuit.

Le Scientific American mentionne les brevets que nous avons obtenus. Ce journal fait autorité. Sa circulation est très grande. Le privilège d'être cité dans ses colonnes est très apprécié par les inventeurs.

Ce grand journal illustré est publié toutes les semaines et ne coûte que \$3.50 pour l'abonnement d'un an. Cette feuille est complètement dévouée aux sciences, aux inventions et à la mécanique. Ce genre de journal ne se publie dans aucun autre pays.

Il est en vente chez tous les marchands de journaux. Le numéro se vend 10 centins, expédié franco.

Brochures concernant les brevets sont adressées franco.

S'adresser à MM. MUNN & Cms., éditeurs du Scientific American, 261, Broadway, New-York.

Mousseau, Archambault & Lafontaine, AVOCATS, No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTRÉAL. Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Sec. d'Etat. P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

"L'OPINION PUBLIQUE" On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE - BURLAND (LIMITÉE) CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS, LITHOGRAPHES, IMPRIMEURS, GRAVEURS, EDITEURS, ETC., ETC. 3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages. Elle possède en outre :

- 12 presses à vapeur. 1 machine patenée à vernir les étiquettes. 1 machine électrique à vapeur. 4 machines à photographie. 2 machines à gravure photographique. 2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soin et à des prix modérés.

Éditeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées. G. B. BURLAND, Gérant.